



DOPAMINE

CULTURE DROGUES ET SOCIÉTÉ

#06 - JUIN 2019

DOPAMINE #06

JUIN 2019

DOPAMINE est une revue numérique mensuelle, tout public, dont les articles sont disponibles en continu sur le site. La plupart sont réservés aux abonnés qui reçoivent tous les mois la revue au format PDF. Cette parution s'adresse à tous ceux qui veulent satisfaire leur curiosité et approfondir leurs connaissances, leur regard et réflexion sur la thématique des drogues et addictions, et leurs représentations. DOPAMINE présente, chronique et décrypte un ensemble de références piochées dans l'actualité culturelle : essais, romans, récits de vie, films, séries, vidéos, revues, enquêtes, rapport ou autres documents... Chaque article propose en complément, pour aller plus loin, des liens vers des références récentes ou plus anciennes.

DOPAMINE est une revue publiée par l'Association DROGBOX dirigée par Thibault de Vivies : rédacteur et administrateur du site. S'abonner à la revue permet de soutenir l'association dans son travail de veille, de relais et de rédaction.

Abonnement individuel : 15 euros / an (12 numéros)

Abonnement collectif (structures, associations,...) :

30 euros (- de 10 salariés) / 45 euros (+ de 10 salariés)

Renseignements et abonnement sur le site www.revuedopamine.fr

Image couverture Numéro #06 : Shutterstock



Sommaire

Ces articles ont été publiés une première fois sur le site de la revue, mais des corrections ont été apportées depuis.



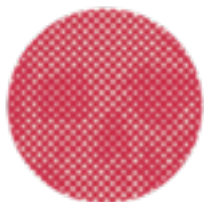
L'état du trafic (page 5)

A propos de l'ouvrage de Thierry Noël publié aux Editions Vendémiaires
La guerre des cartels - Trente ans de trafic de drogues au Mexique



Echanges de bons procédés (page 15)

A propos du guide repère(s) publié par la Fédération addiction
Addictions et troubles psychiatriques



Bleu-bite (page 20)

A propos du roman de Nico Walker paru aux Editions Les Arènes
Cherry



Au même moment... (chronique) (page 27)

A l'occasion de la publication dans l'Obs d'une tribune et d'un dossier titré
Cannabis, légalisons-le



Quai 9 (page 32)

A propos de l'ouvrage collectif publié sous la direction de Martine Baudin
et de l'Association Première ligne
Drogues : représentations et réalités



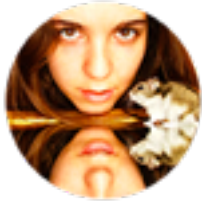
Doubler sa mise (page 40)

A propos du film de Karel Reisz
Le flambeur



Jeux d'enfants (page 44)

A propos du film de Claudio Giovannesi
Piranhas



Au même moment... (chronique) (page 51)

A l'occasion de la publication dans le n°132 de Tendances
*Usages d'alcool, de tabac et de cannabis
chez les adolescents du secondaire de 2018*



MyDrugs (page 56)

A propos de la première saison d'une série télévisée de Philipp Käasboher
et Matthia Murmann, diffusée sur Netflix
How to seel drugs online (fast)



Dopage musical (page 63)

A propos d'un article dessiné de François Thomazeau et Vincent Sorel
publié dans la Revue Dessinée n°24 : *Les dipé.e.s de l'orquestre*



Quand le cannabis était illégal (page 68)

A propos du l'ouvrage de Xavier Deleu et Stéphanie Loridon
paru aux Editions Hugo Doc
Big Marijuana - Quand le deal devient légal.



Au même moment... (chronique) (page 76)

A l'occasion de la publication dans *Mediapart*
d'un portfolio de Romain Laurendeau
Génération Mister Nice Guy : une jeunesse palestinienne sous emprise



Cité DOPAMINE #06 (Fiction) page 80



ÉDITO

Si vous proposez à un groupe d'adolescents, lors d'une séance de prévention, de parler du plaisir que l'on peut avoir à consommer des drogues, il y a de grandes chances qu'ils vous regardent circonspects et se posent la question du pourquoi et du comment un intervenant peut s'aventurer sur ce terrain-là, terrain qu'ils sont pourtant prêts à fouler à condition qu'on leur en donne l'autorisation. Car il s'agit bien de cela : avoir l'autorisation d'aborder la question du plaisir quand on parle de drogues... Le Code de la santé publique, dans son article L3421-4, punit de 5 ans d'emprisonnement et de 75 000 euros d'amende (7 ans et 100 000 euros d'amende dans les établissements scolaires) toute personne provoquant ou présentant sous un jour favorable l'usage illicite de stupéfiants. Aborder la question du plaisir rentrerait-il donc sous le coup de la loi ? Bien entendu, tout est question d'interprétation, et tant qu'il n'y a pas de prosélytisme, a priori tout va bien... Mais la loi a tout de même en quelque sorte posé un tabou et fragilisé ceux qui souhaiteraient pouvoir aborder très librement avec les jeunes les deux versants des drogues, à savoir aussi bien les dangers que les satisfactions recherchées. Il reste encore probablement ici ou là des poches de résistances chez ceux qui pensent au contraire qu'il est primordial d'aborder cette question des usages sous l'unique angle de la dangerosité, en se gardant bien de prononcer le terme de "plaisir" pour être sûr que la prévention soit avant tout de la dissuasion. Il n'y a qu'à voir la réaction de surprise des jeunes quand on leur parle de cette stimulation du système de récompense du cerveau pour comprendre qu'ils ont encore en tête la prévention à l'ancienne qui cherche surtout à leur faire craindre le pire... Alors oui, aborder la question du plaisir ou des satisfactions est incontournable puisqu'elle est indissociable de cette problématique des usages. Elle permet surtout d'ouvrir le dialogue et d'éviter une stigmatisation des jeunes usagers souvent taxés d'irresponsabilité ou pire d'inconscience...

Thibault de Vivies

(Image d'illustration : Fotolia©)



L'ÉTAT DU TRAFIC

A propos de l'ouvrage de Thierry Noël
publié aux Editions vendélaire

La guerre des cartels

Trente ans de trafics de drogue au Mexique

La situation du Mexique en 2019 est emblématique de l'échec global des politiques successives de lutte contre le trafic outre-Atlantique. Bien entendu cet échec a des répercussions en Europe et ailleurs dans le monde puisque les acteurs mexicains du trafic ont depuis longtemps compris que le marché nord-américain ne pourrait suffire à leur désir d'expansion... Au Mexique ce sont en moyenne, d'après l'ouvrage de Thierry Noël, 2 500 homicides volontaires qui sont comptabilisés chaque mois, dont une très grande part est le fait des organisations criminelles, n'en doutons pas. A ceux-là il faut rajouter tous les blessés ou même les disparus pour lesquels on ne peut pas dire que les forces de police emploient tous les moyens à leur disposition pour les retrouver. Le gouvernement de Pena Nieto, l'ex-président, même s'il s'en défendait, était dépassé, comme ses prédécesseurs, par cette montée de la violence. Seul le dernier gouvernement en place, celui d'Andréas Manuel Lopez Obrador, dit ALMO, élu l'année dernière, semble envisager de mettre en place une politique qui ne soit pas que répressive. Mais encore faut-il qu'il ait les moyens de ses ambitions, et qu'il soit bien entouré. Le trafic a depuis longtemps bénéficié aussi bien aux narcotrafiquants qu'aux membres de l'administration politique et policière qui ont su créer des liens suffisamment forts au fil du temps que s'en extraire ne pourra se faire du jour au lendemain même si la population, première victime de cette guerre à la drogue, l'appelle de ses vœux depuis quelque temps déjà... Alors comment en est-on arrivé là ? Ce que nous propose l'ouvrage, ce sont trente ans de l'histoire d'un trafic qui n'a pas toujours été aussi mortifère qu'aujourd'hui mais dont le nombre de morts n'a fait que grandir au fur et à mesure de son développement. Alors bien entendu, même si le coeur du trafic au Mexique se situe entre les années 90 et les années 2010, il faut revenir en arrière pour y voir un peu plus clair. Rassurez-vous, nous ne nous aventurerons pas à égrainer tous les noms des acteurs de ce narcotrafic au risque de vous perdre, mais pourrons tout de

« De part son caractère uniquement répressif, la stratégie globale a en effet des conséquences tragiques, au même titre que la politique de décapitation des cartels connue sous le nom de Kingpin Strategy. »

Extrait p. 287

même en citer quelques-uns, certains déjà mythiques et d'autres moins connus mais tout aussi importants...

Retour aux années trente où le début du commencement d'un embryon de milieu trafiquant voit le jour dans cette région montagneuse mexicaine à cheval sur trois états, celui du Sinaloa, du Durango et du Chihuahua.

« Le milieu du trafic reste pour l'essentiel désorganisé, traversé de conflits. Le Narco-traffic lui-même reste à l'échelle du pays une activité au mieux secondaire. »

Extrait p. 13

Cette région est qualifiée de "triangle d'or" et est traditionnellement cultivatrice de cannabis et de pavot, fleur à opium. Des clans sont à ce moment-là en place, plus ou moins protégés par des agents de l'état déjà corrompus, et reposent essentiellement sur des structures familiales propriétaires terriennes auxquelles on peut associer des bandits contrebandiers chargés de faire passer la frontière aux produits à dos de mule. Certains de ces clans peuvent entrer en conflit, conflits qui peuvent être particulièrement violents même si les revenus engendrés par le trafic sont loin d'être suffisants pour faire vivre des communautés entières...

Il faudra attendre la fin des années 50, et surtout les années 60, pour voir la demande américaine s'envoler, notamment celle de marijuana. Les revenus augmentent, les trafiquants désertent leur campagne pour s'installer en ville et tenter de prendre à leur compte l'ensemble des composantes du trafic en structurant la chaîne de production et d'acheminement. Les petits avions remplacent les mules pour franchir une frontière déjà poreuse. Mais ce trafic reste encore relativement peu organisé ou du moins centralisé, dans le sens où chacun des clans de trafiquants fait son business de son côté... A la fin des années 60, l'Amérique s'inquiète de cette consommation de marijuana associée à la contre-culture et au peuple mexicain qui lui fournit ses substances psychoactives. Le président Nixon lance sa guerre à la drogue à grand renfort d'intervention médiatique et de mise en place de services ou structures comme la DEA (Drug Enforcement Administration) qui voit le jour en 1973. C'est parti pour une lutte sans merci contre ce qui est proclamé ennemi numéro un, à savoir "the drug abuse", l'abus de drogue... La guerre est déclarée et se poursuit encore aujourd'hui en essayant de faire croire au monde entier que des saisies et des arrestations en cascades suffisent à tarir le trafic et

réduire la consommation de drogues. Bien entendu, ces discours passent de moins en moins...

La première opération, menée conjointement en 1975 par les gouvernements mexicains et américains, fut l'opération appelée "triple zone" par les autorités américaines et "condor" par les autorités mexicaines. Elle se concentre dans le triangle d'or sur les cultures et le trafic de cannabis et d'héroïne, le premier produit étant associé à la culture hippie, et le second à la communauté noire des ghettos. Les Français de la "french connection" ont laissé la place aux Mexicains qui fournissent le Brown Sugar, la poudre opiacée brune mexicaine. Des militaires et policiers sont envoyés sur le terrain pour faire la chasse aux trafiquants et pour éradiquer les cultures, manuellement ou en répandant des substances toxiques sur les champs. On profite bien entendu de cette lutte contre le trafic pour tenter de déployer ses pions dans les états voisins du triangle d'or, comme ceux de Guerrero ou d'Oaxaca, « *berceaux de la contestation armée contre le gouvernement mexicain* ». Les hommes du gouvernement, assignés à cette guerre, n'ont rien de reluisants dans leurs manières de faire et leur état d'esprit, et la population locale ne sera malheureusement pas épargnée... Cette opération "condor" sera reconduite sous le gouvernement Carter et, même si de nombreux hectares de cultures furent détruits, elle sera difficile à mener à bien à cause de la configuration du terrain, montagneux. Elle ne mettra hors d'état de nuire que des petits paysans ou trafiquants sans envergure pour protéger les plus gros qui ont su monnayer leur tranquillité et sécurité. Elle est abandonnée en 1978, mais invite les trafiquants à délocaliser leurs quartiers généraux et activités plus au sud du Mexique à Guadalajara, capitale de l'état de Jalisco...

« Pour expliquer le mal à la fois intérieur et extérieur qui frappe le pays, quel meilleur bouc émissaire que les drogues qui ravagent la société américaine ? »

Extrait p. 15

Deux duos vont alors prendre les rênes du trafic. D'un côté Ernesto Fonseca Carrillo et Rafael Caro Quintero, et de l'autre Ismael Zambada Garcia, dit El Mayo (pour lequel travaillera El Chapo Guzman) et Juan José Esparagoza Moreno, dit El Azul. Un autre homme va prendre une importance considérable dans le trafic, c'est Miguel Angel Félix Gallardo, homme de

confiance du gouverneur d'état, qui assez vite rentrera en contact avec les trafiquants pour signer ce que l'on appellera "le pacte", à savoir une protection des trafiquants contre leur discrétion. On les laisse faire leurs affaires à condition qu'il n'y ait pas de grabuge. Une organisation se met en place, organisation à laquelle les services américains donneront le nom de "Cartel (Jargon financier) de Guadalajara". Le cartel n'a pas officiellement de chef mais le rôle que tient Félix Gallardo, rôle qu'il prend très à coeur, est essentiel car il fait le lien entre les acteurs du trafic et les

« L'établissement de relations directes et durables entre Colombiens et Mexicains vers 1981-1982, constituent un événement majeur de l'histoire du trafic international, et une immense aubaine pour chacune des parties. »

Extrait p. 37

autorités, et maintient l'ordre... Les marchés du cannabis et de l'héroïne se portent bien mais un autre produit, en provenance d'Amérique du Sud va s'avérer bien plus rentable, celui de la cocaïne. Ce sont les Colombiens qui dominent ce marché et font directement la livraison aux Américains via les Caraïbes et la Floride. Mais le circuit étant saturé, ils doivent finalement se tourner vers le Mexique qui bénéficie d'une large frontière avec les Etats-Unis. Des accords se nouent alors au début des années 80 entre le Cartel de Medellin de Pablo Escobar et le Cartel de Guadalajara. Les Mexicains ouvrent de nouvelles

routes aux Colombiens et se font rémunérer pour ça. Les deux parties sont gagnantes et gagnent beaucoup grâce aux revenus engendrés par le trafic d'un produit léger à la valeur marchande forte... Des couloirs d'acheminement de la marchandise, que constituent des villes comme Tijuana à l'ouest de la frontière, Matamoros et Nuevo Laredo à l'Est, ou Ojinaga et Ciudad Jarez au centre, vont devenir des places fortes que les cartels qui feront leur apparition par la suite vont dans un premier temps se partager pour enfin se battre entre eux pour les conserver ou les conquérir comme nous le verrons... L'acheminement de la cocaïne aux Etats-Unis va aussi se faire de manière surprenante suite à des accords de soutien passés par le président Reagan avec la Contra, une contre-guérilla nicaraguayenne qui lutte contre le régime sandiniste communiste nouvellement en place. Des avions remplis d'armes débarquent au Nicaragua, et repartent tant qu'à faire chargés de cocaïne aux Etats-Unis. Pas de raison tant

qu'à faire que le trafic de cocaïne ne bénéficie qu'aux Colombiens et Mexicains...

Avec un trafic qui s'intensifie, et les revenus engendrés, la difficulté commence à être celle du transfert de liquidités. Des agents de la DEA au Mexique, dont un en particulier, Enrique Camarena Salazar, dit Kiki, s'y intéressent et décident de sortir de sa zone de confort un organisme qui se contente jusque-là d'un travail de bureau et de renseignement. Kiki va fortement bousculer la tranquillité du Cartel de Guadalajara et l'autorité de Felix Gallardo, mais malheureusement son destin sera tragique. Il sera capturé, torturé et exécuté en 1985 après quelques faits d'armes. Il aura tout de même permis de fragiliser ce Cartel de Guadalajara, et permis par la suite de faciliter l'arrestation de son chef Felix Gallardo, en 1989. Cette affaire Kiki Camarena marqua la DEA qui reprit du poil de la bête mais eu fort à faire ensuite avec une dispersion des clans de narcotrafiquants qui se sont engouffrés dans la brèche de l'arrestation de Gallardo... Le clan Arellano formera plus tard d'un côté le Cartel de Tijuana. "El Chapo" Guzman, "El Mayo" Zambada formeront eux de leur côté le cartel du Sinaloa. Un autre cartel se formera, associé à un lieu de passage stratégique, le cartel de Juarez. A l'Est, c'est le Cartel du Golfe qui naîtra plus tard. Toujours est-il que le cartel de Guadalajara, qui jusque-là rassemblait un peu tout le monde, s'éteint et donnera naissance à tous ces autres cartels qui s'attribuent des "plazzas" à défendre. Les tensions et guerres à venir sont inévitables...

« Les Colombiens sont séduits par l'inventivité du petit homme et de son complice, qui gagnent les surnoms respectifs d'El Rapido, le rapide, et El Rayo, l'éclair. »

Extrait p. 68

Un homme, Amado Corrillo Fuentes, sort de prison en 1990, se met au service du cartel de Juarez et noue des contacts privilégiés avec le Cartel de Cali en Colombie, cartel qui prendra le relais du Cartel de Medellin d'Escobar à sa mort en 1993. Amado va jusqu'à affréter des avions long-courrier, de sa propre compagnie aérienne pour rapatrier de Colombie au Mexique des tonnes de cocaïne. Il sera appelé pour ça "El Senior de los Celios", le Seigneur des Cieux. Son ascension sera marquante... Mais à Tijuana, le clan Arellano se porte bien lui aussi même s'il doit faire face à la concur-

rence d'El Chapo Guzman dont l'ascension est due à sa réputation prometteuse de bâtisseur de tunnels qui permettent d'acheminer en grande quantité, rapidement et discrètement la cocaïne au-delà de la frontière américano-mexicaine. Mais il devra attendre son tour car, suite à une tentative d'assassinat contre lui qui aboutira au décès malencontreux d'un cardinal, il sera arrêté en 1993 et détenu dans une prison de haute sécurité, ce qui n'empêche pas les affaires de tourner sans sa présence sur le terrain grâce à ses frères et des amis d'enfance, les Beltran Leyva, qui décident dans un premier temps de rester affiliés au cartel de Juarez de Corrillo Fuentes... Un changement important intervient à ce moment-là dans les accords avec les Colombiens. Ces derniers paieront dorénavant aux Mexicains leur droit de passage de leur cocaïne aux Etats-Unis non plus en liquidité mais en poudre blanche. Les Mexicains, grâce à leur communauté importante de l'autre côté de la frontière, sont désormais non seulement passeurs mais distributeurs. Ils n'ont plus qu'à acheter leur cocaïne aux Colombiens ou même aux Péruviens ou Boliviens pour ensuite la revendre aux Américains. L'empire des cartels colombiens s'éteint alors petit à petit et laisse sa place aux cartels mexicains qui vont largement profiter du traité de libre-échange signé en 1993 entre les Etats-Unis et le Mexique, et qui entre en vigueur le 1er janvier 1994. C'est la fête. La frontière

est désormais ouverte aux marchandises, même si bien entendu les contrôles sont importants...

« En référence à l'indicatif radio utilisé lors de leur affectation, ils choisissent de se donner pour nom Los Zetas, les "Z", auquel est adjoint un numéro correspondant à leur ordre d'incorporation. »

Extrait p.140

Même si le trafic se porte très bien, quelques années plus tard, en juillet 1997, suite aux complications d'une opération de chirurgie esthétique réalisée clandestinement, Amado Corrillo Fuentes du cartel de Juarez, qui était considéré à ce moment-là comme le plus gros narco-trafiquant, meurt, ce qui redistribue les cartes du trafic. Ni ses successeurs, ni les Arellano à Tijuana à l'Ouest n'en profitent. Mais "El Mayo" Zambada et les frères Beltran,

du Sinaloa, partenaires d'El Chapo, ne laissent pas passer l'occasion d'essayer d'étendre leurs parts de marché au centre et à l'Est. Mais le Cartel qui tient la place, à savoir le Cartel du Golfe, s'est muni d'un groupe armé, les Zetas, qui seront à l'origine de la montée de violence incontrôlable qui

suivra... A ce moment-là, à la fin des années 90 et début des années 2000, le pouvoir mexicain en place ronronne dans sa lutte contre le trafic et assiste impuissant à l'évasion de Joachim Guzman de sa prison de haute sécurité en janvier 2001.. "El Chapo" décide alors de réunir tout le milieu des narcotrafiquants pour tenter de réconcilier tout le monde dans ces batailles de territoire qui ne peuvent pas faire de bien aux affaires. Chacun des cartels se voit proposer une "plazza", et il est demandé à tous de respecter les accords de non-concurrence... Bien entendu, la soif de pouvoir et d'argent de chacun, mêlée à un trop plein d'orgueil et de testostérone ne verra pas ces accords de paix et de non-concurrence respectés bien longtemps. L'initiateur et promoteur de tout ça, à savoir El Chapo, est le premier à n'en faire qu'à sa tête, et ce qui se fait appeler la Fédération battra de l'aile assez vite à cause des dissensions internes...

La suite n'est que lutte armée entre cartels dont les forces grossissent en même temps que le trafic se développe... Les Zetas mangent le cartel du Golfe dont ils sont issus et vont batailler contre le Cartel du Sinaloa contrôlé par El Chapo, El Mayo et les frères Beltran qui eux-mêmes créeront leur groupe armé. Les combats sont acharnés et les membres innocents des familles respectives de chacun des deux camps en paient le prix fort... L'élection en 2006 de Felipe Calderon, qui tente alors de reprendre en main la lutte contre le trafic grâce au soutien financier des Américains, n'y changera rien, bien au contraire. Tout le monde se bat contre tout le monde et les enlèvements, tortures, assassinats, corps démembrés et têtes décapitées exposés à la vue de tous ne font qu'engraisser un monstre sanguinaire qui grossit au point de créer un univers du narcotrafic de plus en plus confus et fait désormais de multitudes de petites organisations dont les contours sont difficiles souvent à cerner. Dans tous les cas, il n'y a plus aucune limite dans les modes de démonstration de pouvoir et dans les cibles d'exactions. Les migrants qui attirent les autorités policières sur le territoire, les opposants de tout bord, les journalistes, les policiers, les juges, les politiques, les compositeurs de "narcocorridos" (chansons à la gloire des cartels), etc... Tout

« Ainsi, le milieu traditionnel des narcotrafiquants connaît une transformation majeure qui donne naissance à de monstrueuses entreprises criminelles, faisant feu de tout bois et porteuses d'une violence extraordinaire. »

Extrait p. 227

le monde est susceptible d'être visé... Tout ce remue-ménage mortifère n'empêche en rien la cocaïne de parvenir aux Etats-Unis et d'être consommée par des usagers en nombre. Tant qu'il y aura de la demande, l'offre suivra. Un trafiquant mort en annonce un autre. De nouvelles figures du trafic apparaissent pour disparaître parfois aussi tôt. Même les crises éco-

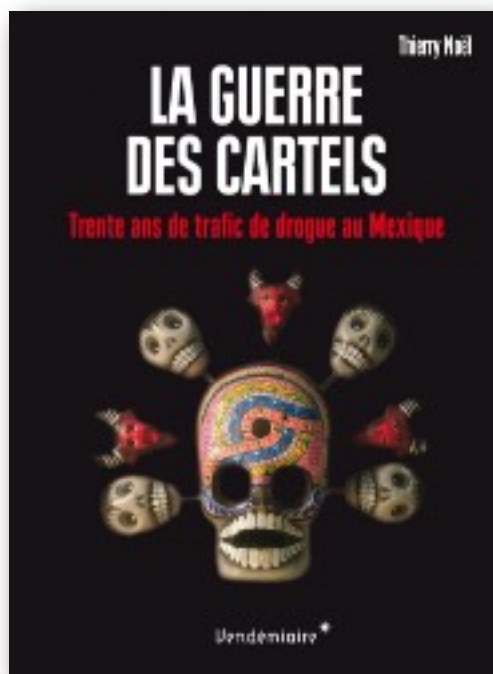
« Peu nombreux sont en fait ceux ou celles qui parviennent à vraiment jouir des fruits du trafic, la masse des employés des cartels étant condamnée à tenter de survivre dans une misère relative au milieu d'une guerre permanente. »

Extrait p. 231

nomiques d'envergure mondiale comme celle de 2008 n'empêcheront pas l'économie du trafic de prospérer. La main-d'oeuvre de base, c'est-à-dire les petites mains qui ont pris de plein fouet les conséquences de la crise, se bouscule au portillon pour gagner quelques sous en participant activement à un trafic qui n'enrichit en réalité que les gros poissons... Le cartel de Sinaloa et El Chapo qui tiendront le haut du pavé pendant de nombreuses années seront fragilisés par le cartel des Templiers par exemple ou celui dit de la Nouvelle Génération, cartels nés plus récemment. L'arrestation en 2014 de Joaquin

Guzman, puis sa nouvelle évasion en 2015 qui ne durera que quelques mois cette fois-ci, puis son extradition aux Etats-Unis en janvier 2017 qui aboutit à une condamnation à perpétuité, fragilisera le Cartel de Sinaloa. Les fils d'El Chapo, qui ont repris le business ne tiennent pas la route, ce qui annonce la fin d'un cartel dont les membres se retournent les uns contre les autres. Quand le chat n'est pas là, les souris dansent...

Bien entendu, des voix plus ou moins fortes se font entendre pour tenter de faire réagir les autorités politiques mexicaines. Certains groupes d'auto-défense se constituent, mais sont repris par le gouvernement ou d'autres groupes armés... On ne s'en sort plus. On ne s'en sortira pas tant que des décisions pragmatiques au niveau national ou international ne verront pas le jour. Des expériences de mise en place de nouvelles politiques émergent à droite à gauche, mais le temps politique est loin d'être celui des populations victimes au jour le jour sur le terrain de guerres fratricides qui ne font qu'alimenter, avec plus ou moins de réussite des documentaires ou fictions souvent bien loin de la réalité sanglante du terrain...



La guerre des cartels

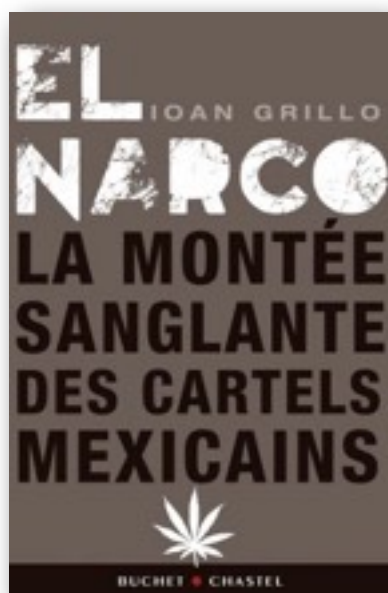
Trente ans de trafic de drogue au Mexique

Un ouvrage de Thierry Noël

Editions Vendémiaire, juin 2019

320 pages - 23 euros

Aller plus loin



El narco

La montée sanglante des cartels mexicains

Un ouvrage de Ioan Grillo

Editions Buchet-Chastel, 2012



Narco business - L'irrésistible ascension des mafias mexicaines

Un ouvrage de Babette Stern

Editions Max Milo, 2011



ADDICTIONS & troubles psychiatriques

ÉCHANGES DE BONS PROCÉDÉS

A propos du guide repères(s)
publié par la Fédération Addiction
Addictions et troubles psychiatriques

C

omme indiqué dans l'avant-propos de ce "guide repères" publié par la Fédération Addiction, il peut paraître étonnant de vouloir séparer dans son titre "addictions" et "troubles psychiatriques" puisque les addictions sont classées justement, et depuis quelques décennies déjà, dans les troubles psychiques au même titre que les troubles anxieux, de l'humeur, psychotiques, de la personnalité ou du comportement. La réflexion devrait donc s'orienter autour de l'approche des comorbidités entre ces différents troubles. Nous savons bien que des liens de causes à effets peuvent exister et existent même souvent entre ces différents troubles, et dans les deux sens, l'enjeu étant de pouvoir justement les repérer et les traiter au mieux. C'est l'objectif affiché de ce guide, à savoir pouvoir aider et accompagner les professionnels en contact avec des usagers présentant ces comorbidités... Il propose : *«d'identifier les principales difficultés qui font barrière à un parcours de soins optimal pour des patients souffrant de pathologies duelles (addictions et troubles psychiatriques); de repérer les expériences innovantes d'articulation concluantes entre professionnels; d'analyser les pratiques positives de coopération opérantes sur les territoires, de proposer des pistes d'amélioration de la prise en charge partant de l'analyse de ces pratiques; et enfin de partager et diffuser une vision commune de la problématique en s'appuyant sur les exemples opérants.»...*

Ce titre, qui isole les "addictions" des "troubles psychiatriques", permet de mettre en avant les difficultés à faire se rencontrer dans l'accueil et le soin deux secteurs, milieux ou champs différents, et non pas opposés, celui de la psychiatrie pure et celui de l'addictologie. Les professionnels concernés ont souvent tendance à s'isoler dans leur discipline, majorer son importance pour parfois minorer l'importance de l'autre, ou du moins l'exclure en partie ou totalement de son champ d'action... Et pourtant ces deux milieux ont une racine historique commune. Jusqu'au XIX^e siècle, la prise en charge des personnes dépendantes à l'alcool ou à d'autres drogues était confiée à des psychiatres. C'est alors qu'une approche plus psycho-sociale fit son apparition considérant que la dépendance n'était pas uniquement physiologique mais constituait un syndrome psycho-comportemental. Il faudra cependant attendre 1980 et le DSM III pour que les

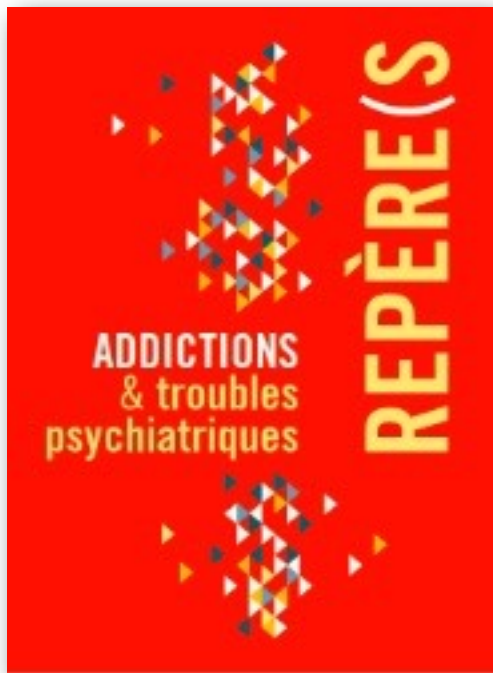
diagnostics d'abus et de dépendance soient spécifiés, toujours dans le cadre des troubles psychiques... Malgré tout, certains troubles addictifs comme ceux liés à l'usage d'alcool et de tabac continuèrent à être considérés à part des "toxicomanies", et alors bien moins associés aux troubles psychiques, ce qui conduisit petit à petit à isoler les deux champs d'actions. La création de l'addictologie, comme discipline à part entière, est finalement assez récente, et englobe bien entendu toutes formes d'addictions...

Il s'agit donc de faire en sorte que les deux disciplines, psychiatrie clinique et addictologie se retrouvent et se coordonnent au mieux sans se marcher sur les pieds. Malheureusement, certaines représentations ont encore la vie dure. Les points de vue des professionnels rapportés dans le guide, indiquent que l'addictologie est encore « *fréquemment représentée et caractérisée par sa tolérance et son adaptabilité face aux consommations et son caractère informel de prise en charge... .. Cette souplesse du médico-social en addictologie peut-être également perçue comme désordonné... .. A l'inverse, la psychiatrie est perçue comme hiérarchisée, cadrée et protocolaire : des représentations souvent dominées par le modèle médical et hospitalier, avec des réponses surtout médicamenteuses... »* A ces différences de perceptions, on peut associer des différences de structuration et de culture. D'un côté le milieu associatif et des approches sociales et médico-sociales, et de l'autre le milieu hospitalier et des approches sanitaires et médicales... Mais bien entendu, les points communs entre les deux champs, à savoir par exemple la difficulté de gestion des situations de crise, ou le fait d'avoir affaire à des populations stigmatisées dans leurs usages et confrontées souvent, on l'a dit, à des comorbidités, doit permettre de se retrouver autour d'un langage commun et des approches coordonnées...

Le guide met en avant la réduction des risques qui a sa place, à sa manière, dans les deux champs. Bien que des freins subsistent là encore dus au fait par exemple que des contre-indications entre prise en charge médicamenteuse à l'hôpital et poursuite d'un usage soient opérantes, ou que la distribution de matériel ne soit pas inscrite dans la culture hospita-

lière, la réduction des risques a sa place en psychiatrie, étant avant tout une philosophie, un état d'esprit et une approche humaniste et sanitaire. L'information sur les risques, la distribution de brochures, ou la communication sur le VIH, VHC et les risques de surdose par exemple, sont des outils déjà en place dans les structures hospitalières... Quelques approches psychothérapeutiques comme les groupes de médiation, les entretiens motivationnels ou la psychoéducation, ou éducation thérapeutique, ont aussi leur place dans les deux champs d'intervention... Le dernier chapitre du guide détaille les différentes modalités de prise en charge des "pathologies duelles", sachant que chaque type sera favorisé « *en fonction des possibilités d'intervention et d'articulation, de la complexité et de la sévérité du trouble, et de la qualité de la communication et de l'interconnaissance des institutions et des personnes.* »... Les différentes modalités de prises en charge sont les suivantes : l'approche séquentielle/coordonnée, c'est à dire une prise en charge où les deux troubles sont traités l'un à la suite de l'autre; l'approche parallèle/coordonnée, c'est-à-dire une prise en charge simultanée, coordonnée ou pas; et enfin l'approche intégrée, c'est-à-dire une prise en charge de l'ensemble des problématiques par la même équipe... Un dernier chapitre propose des modalités complémentaires comme cette approche qui consiste à la mise en place dans les équipes de pairs aidants, ou alors celle dite "par le rétablissement", mouvement qui remonte aux années 90 et «*interroge les fondements de la prise en charge, le positionnement des acteurs de soin, et la prise en compte des connaissances et du savoir expérientiel des usagers.*»...

On l'aura compris, le champ d'action de toutes ces problématiques addictives est vaste, et il serait bien dommage d'isoler les compétences, informations, initiatives et pistes de recherche de chacun des deux champs concernés, champs qui ont tout à gagner à approfondir leur collaboration en toute modestie et sans se tirer dans les pattes...



Addictions et troubles psychiatriques

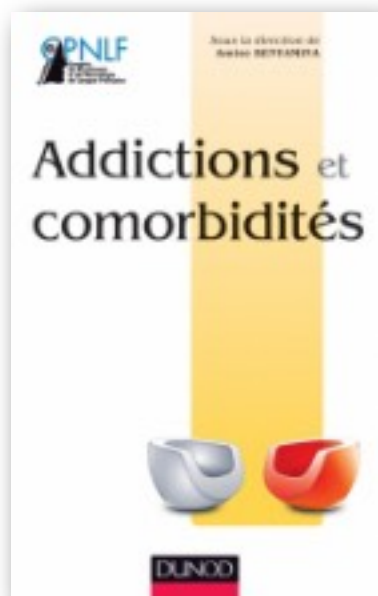
Un guide repère (s) de la Fédération Addiction

Parution : 31 mai 2019

104 pages, 5 euros

Version numérique en accès libre sur le site

Aller plus loin



Addictions et comorbidités

Un ouvrage écrit sous la direction

de Amine Benyamina

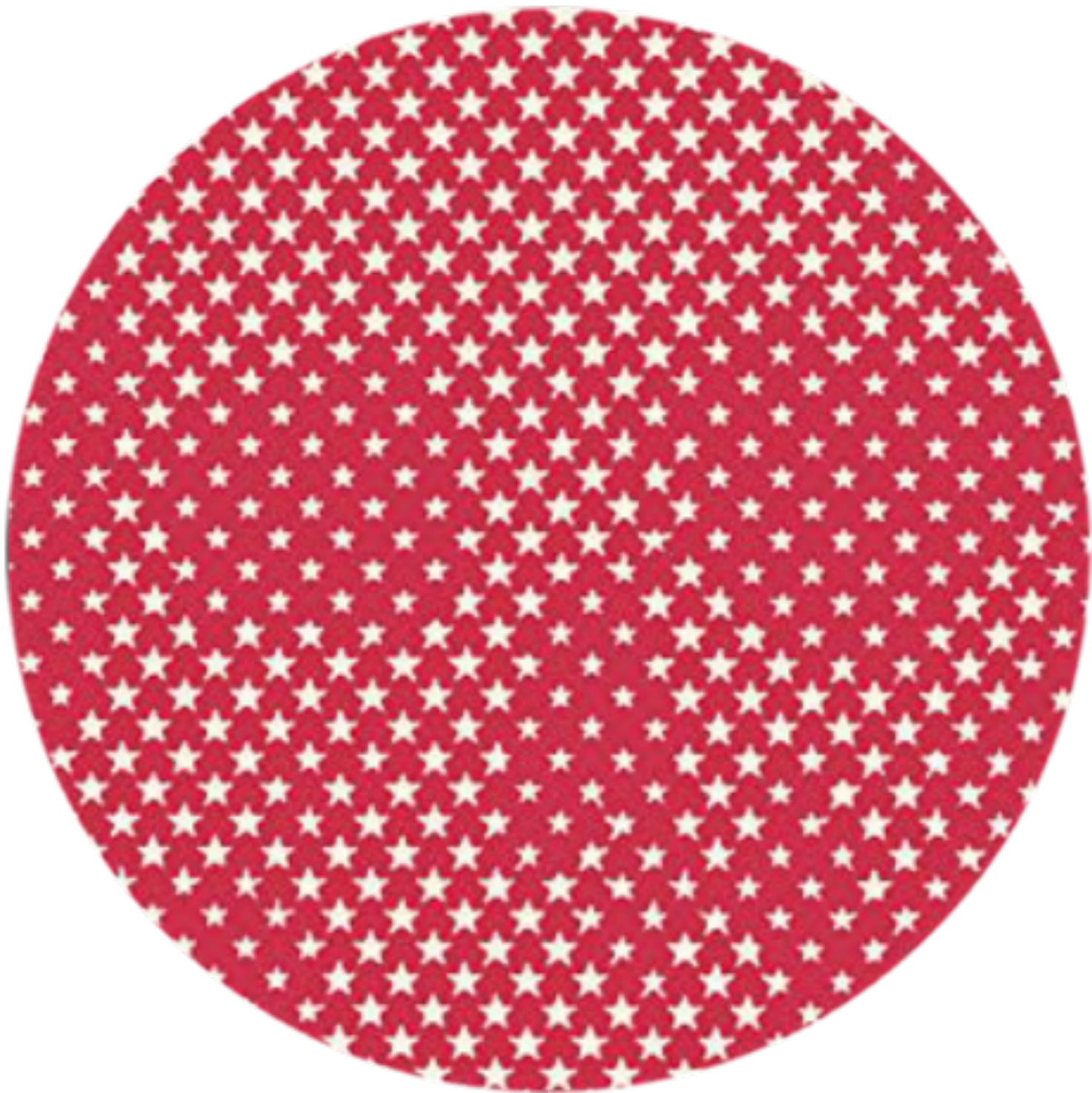
Editions Dunod, 2014



Alcoolisme et psychiatrie

Un ouvrage de Jean Adès et Michel Lejoyeux

Editions Elsevier Masson, 2003



BLEU-BITE

A propos du roman de Nico Wolker
paru aux Editions les Arènes

Cherry



Il ne reste plus à Nicolas Walker que quelques mois encore de détention avant qu'il ne sorte de prison suite à une condamnation de onze ans pour braquages. Une dizaine en quatre mois, ça en fait des sous récoltés et des doses d'héroïne à pouvoir s'acheter puis s'injecter. Nico, c'est comme ça qu'il se fait appeler, avait épuisé toutes ses ressources financières et n'avait rien trouvé de mieux que de dévaliser des banques pour pouvoir financer une consommation qui lui coûtait plusieurs centaines de dollars par jour. Il n'était pas le seul à devoir combler un manque dont les douleurs physiques étaient insurmontables. La femme de sa vie, Emily, était aussi de la partie... Il aura suffi que son histoire intéresse un journaliste et qu'un éditeur prenne le relais pour qu'un roman, qui ressemble beaucoup à un récit autobiographique, s'écrive, étalé sur trois années de vie entre quatre murs. Le récit en quelques mots, si l'on devait le résumer à l'extrême, serait celui d'un jeune étudiant qui part à la guerre, qui en revient "cassé", entre dans une consommation compulsive d'opiacés et finit par braquer des banques pour se payer ses doses. De quoi en faire un film, qui est d'ailleurs en préparation. Difficile tout de même de se contenter de ce résumé simpliste si l'on veut essayer de comprendre un processus d'usage et d'addiction. Rien n'arrive bien entendu par hasard, comme une suite de choix ou de rencontres malheureuses. Chaque épisode du parcours de Nico fait le lien avec le précédent et construit un parcours personnel où chaque détail peut compter. Nico aurait aimé qu'il en soit autrement, mais il n'a pu arrêter le processus...

Revenons au tout début de l'aventure, avant que la guerre en Irak ne soit dans les petits papiers du président Bush Junior. Nico et Emily se sont rencontrés au lycée et se suivent à la faculté. Pour Nico, la fac n'est pas vraiment un choix mais une évidence dans ce milieu de la classe moyenne américaine où la question ne se pose pas vraiment. Il est à ce moment-là dans sa phase buvards (acide, LSD) comme il dit, et plane tout le temps. Il consomme aussi de l'ecstasy et des anxiolytiques à l'occasion. A la fac,

« Je culpabilise parfois à propos de la chienne. On avait dit qu'on aurait un chien et qu'on arrêterait la drogue. Donc on a eu la chienne. Mais on est resté des camés. Et maintenant on est des camés avec une chienne. »

extrait p.13

il y va peu ou à reculons ou alors pour y vendre des stupéfiants et arrondir ainsi ses fins de mois. Emily travaille elle la nuit au bâtiment des sciences et nettoie les cages des souris du laboratoire qu'elle doit aussi tuer en les guillotinant. Emily vient d'une famille plutôt aisée mais n'est pas du tout aidée par ses parents, et vit chichement. Nico est lui, de ce côté-là, tranquille et obtient financièrement de ses parents à peu près tout ce dont il a besoin. Ce qui ne l'empêche pas de faire aussi des petits boulots, comme vendeur dans un magasin de chaussures, ou pizzaiolo par exemple... Le parcours amoureux des deux tourtereaux ne sera pas linéaire, mais celui d'étudiant non plus, surtout pour Nico qui ne semble inspiré par aucun avenir prometteur et lutte, assez tranquillement tout de même, contre une motivation qui lui fait défaut. Il se laisse porter par le courant ou alors le regarde passer depuis sa rive... Mais cette sorte de léthargie n'a qu'un temps et Nico a besoin de changer de vie et trouver sa place. Il s'engage dans l'armée en 2005 en espérant rester dans le coin à savoir pas trop loin de Cleveland, Ohio. Mais c'est au Texas qu'il atterrit dans un premier temps, et y découvre les premiers plaisirs des opiacés avec une dose de

« Il se moquait un peu de moi. Il a dit que je venais de me faire dépucceler, que j'avais perdu ma fleur, ou plutôt comme on dit, ma cerise (cherry) »

Extrait p.139

morphine qu'on lui administre suite à un coup de pieds malencontreux, et particulièrement douloureux, reçus dans les parties intimes. On lui administre aussi du Percocet, autre antalgique... La suite, c'est un mariage en catimini avec Emily avant d'embarquer pour l'Irak, et se retrouver en plein milieu du désert. Nico est affecté à la section des premiers soins d'un bataillon blindé. On s'échine à le considérer comme un médecin, infirmier, soignant qu'il n'est pas. Mais comme il n'y a que lui pour aller au front, il s'y colle sans motivation. La première mission le marquera à jamais. Les corps carbonisés de ses collègues restent gravés dans sa mémoire. Nico est un bleu-bite qui, comme on dit là-bas, s'est fait dépucceler...

La suite n'est qu'une accumulation d'ennui entre deux missions qui le confrontent à l'absurdité d'une guerre dont il n'identifie pas les enjeux ou alors n'en veut rien savoir, guerre qui fait autant de victimes dans les rangs des civils que dans les rangs des militaires. Nico fait son job pour soulager au

mieux les douleurs des victimes, et compte les morts. Les jours et les semaines se suivent et se ressemblent avec des pics occasionnels de libération d'adrénaline suivis de forts besoins de s'anesthésier pour oublier les horreurs de la guerre... Les psychotropes, comme on le sait, ne sont pas exclus du régime de vie en collectivité militaire, surtout pendant une guerre, et l'armée laisse faire car il faut bien que les soldats fassent baisser la pression des combats et de l'ennui. Alors on se fait envoyer du pays de l'herbe, de la poudre, des médicaments sur ordonnance, de l'alcool aussi bien sûr. On va même jusqu'à sniffer du dépoussiérant pour ordinateur. Il faut se requinquer, chasser les idées noires et prendre du plaisir au compte-gouttes... Emily est toujours dans le cœur de Nico. Loin de lui, elle poursuit son parcours, s'essaie à différents petits boulots et reste en contact avec son mari même si bien sûr la distance fragilise le couple, et alimente chez Nico l'angoisse de perdre celle qu'il imagine vouloir poursuivre l'aventure sans lui... Le jeune soldat se fait envoyer des comprimés d'Oxycodone, cet opioïde dont on parle tant, impliqué dans la crise sanitaire que connaîtra les Etats-Unis. A ce moment-là Nico sniffe 20 mg, et tient donc une bonne quinzaine de jours avec les quatre comprimés de 80 reçus...

« Ensuite ça a été à mon tour de sentir le truc agir et ç'a été impec. Si vous connaissez, alors vous savez ce que je veux dire. Si vous ne connaissez pas, alors mieux vaut ne jamais connaître. »

Extrait p. 306

A son retour, après onze mois de désert et plein d'images morbides dans la tête, Nico a perdu Emily qui demande le divorce. Les prises de psychotropes continuent d'accompagner le parcours de vie d'un jeune homme de retour dans l'Ohio qui reprend désabusé la faculté, alors qu'Emily a elle obtenu son diplôme. Nico carbure alors à l'Oxycodone et à la cocaïne. Emily va tenter tout de même un retour auprès de Nico, mais en vain. La séparation est effective. Les fantômes prennent trop de place, et Nico doit avant tout s'efforcer de les chasser. Il souffre du trouble de stress post-traumatique comme beaucoup de soldats de retour au bercail, mais aucun médecin n'est prêt à le diagnostiquer chez lui. Les stupéfiants l'aident à tenir le choc vaille que vaille. De 20 mg par jour du temps de son séjour sous les drapeaux, Nico est passé à 40 mg. Il passera ensuite à 80 mg. Il passe ses journées à boire de la vodka, à sniffer de la poudre

et à écrire des poèmes... L'héroïne entre alors dans sa vie et ne le quittera plus. Il enchaîne les aventures sentimentales avec des usagères qui, comme lui, sont passées à l'injection. Nico est à court d'argent et doit donc faire acte de présence à la fac pour ne pas être privé de sa bourse d'étude. Sans opiacé dans le cerveau, Il a du mal à supporter la présence de tous ces étudiants, présence qui l'opprime... Mais Emily refait finalement surface dans sa vie. Elle a commencé à se shooter elle aussi, en Floride, où elle a habité chez son père. La jeune femme s'installe avec Nico et ils sont désormais deux à se shooter, ensemble souvent, avec cette problématique de trouver les ressources financières nécessaires à la poursuite de leur consommation. Tous les matins, l'objectif reste le même : trouver de l'argent, se procurer le produit, et acheter les shooteuses. Malheureusement il faut faire avec les qualités aléatoires des produits, l'Oxy réservant souvent moins de surprises que l'héro. Il faut aussi faire avec les pénuries de produit et de sous, avec la forte tolérance aux opiacés qui exige qu'on augmente la quantité pour ressentir les mêmes effets, et enfin avec

**« Ca peut pas continuer
comme ça éternellement.
Donc quelque chose
va nous faire changer.
Putain c'est évident.
Faut juste qu'on reste
ensemble. C'est ça
qui est important. »**

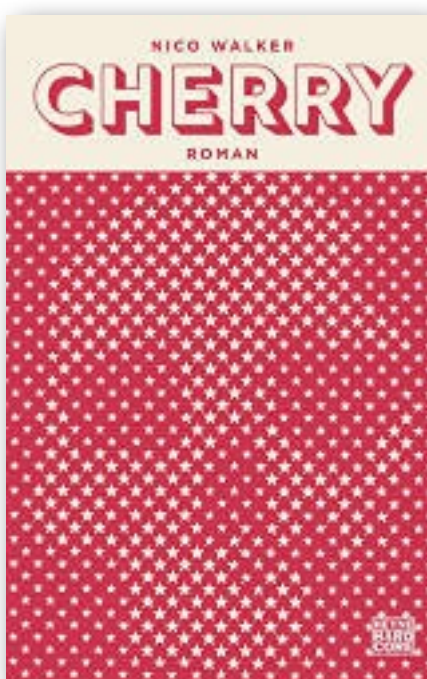
Extrait p. 326

l'état d'esprit des dealers qui savent profiter de la demande constante des usagers. Mais Nico et Emily doivent surtout faire avec les symptômes physiques et psychologiques du manque, les uns accompagnant les autres, symptômes qui se manifestent ouvertement et sont particulièrement douloureux. Le couple est entré dans ce que l'auteur appelle "la grande romance des toxicos", titre de la cinquième partie du récit... Pour subvenir à leurs besoins financiers, ils décident de faire pousser quelques pieds de cannabis dont ils vendent leur production à l'arrache à leur entourage, avant de devoir malheureusement

détruire les plantations suite à une visite impromptue du propriétaire de leur logement. Les quantités d'opiacés consommées augmentent et il leur faut désormais plus de mille dollars par semaine pour s'en sortir. Ils envisagent le sevrage, ou du moins en parlent. Mais ce ne sera pas pour tout de suite, pas le moment, car il ne s'impose pas comme une évidence. Et même si on arrêtrait, comme l'explique Nico à Emily, qui nous dit si, à la fin d'une journée entière de sevrage, on n'aurait pas envie d'une petite ré-

compense psychoactive pour avoir enduré « la fièvre, la gerbe et l'envie de mourir » ? Nico et Emily ne s'en sortent pas. Rien ne les fera décrocher, même pas une "cure de désintoxication", ou une visite chez un addictologue moraliste qui traite Nico de menteur...

Le dénouement, nous le connaissons : des braquages à répétition pour financer une consommation importante et une arrestation en 2009. L'histoire ne nous dit pas ce qui est advenu d'Emily. Nicolas Walker, interrogé depuis sa prison par Mediapart, dit qu'il a du mal à parler d'elle. Elle reste comme une parenthèse enchantée dans un parcours âpre... Bien entendu, comme nous le savons depuis longtemps, ce n'est pas le produit, ou les produits, qui font à eux seuls le parcours d'addiction raconté par Nico Walker. Les souvenirs douloureux des onze mois de guerre en Irak, un état psychique fragilisé, un parcours universitaire en dent de scie, des aventures sentimentales heureuses et malheureuses, ne font pas tout non plus. Le parcours d'usage accompagne certes le parcours de vie mais, au-delà d'un environnement, d'un entourage, d'une personnalité ou d'événements susceptibles de favoriser la consommation, c'est souvent dans les détails que se cache les raisons de la poursuite d'un usage quelle que soit son intensité et sa fréquence, les satisfactions retirées et dommages causés... Les parcours de Nico et d'Emily sont tout aussi singuliers que ceux des usagers qui composent une communauté bien plus large et diverse qu'on l'imagine, et qui méritent tout autant d'attention et de reconnaissance...



Cherry

Un roman de Nico Walker

Editions Les Arènes, avril 2019

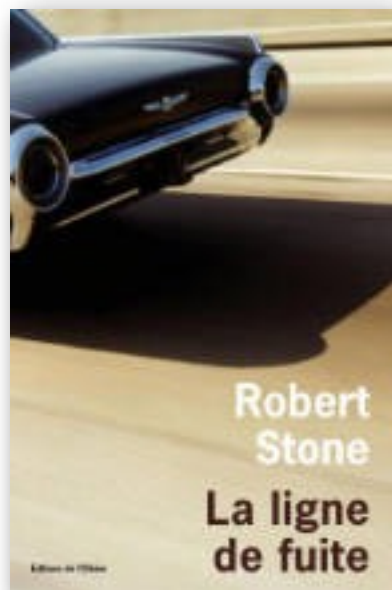
432 pages, 20 euros

Aller plus loin



Les drogues et la guerre : De l'Antiquité à nos jours

Un ouvrage de Lukasz Kamienski
Nouveau Monde Editions, 2017



La ligne de fuite

Un roman de Robert Stone
Editions de l'Olivier, 2016



AU MÊME MOMENT...

A l'occasion de la publication dans l'Obs
d'une tribune et d'un dossier
Cannabis, légalisons-le

A

u même moment en France on s'acharne à ne surtout toucher à rien, à maintenir un statu quo stérile en matière de politique des drogues. Pourquoi vouloir absolument changer une équipe qui perd, et ce depuis des décennies ? La réponse à cette question, on la connaît : un scepticisme de façade pour cacher la peur d'un procès en laxisme, ou alors le confort d'une idéologie moraliste prohibitive censée rassurer la population et lui convenir, ou tout simplement un manque de connaissance du sujet... Sur ce terrain politique, les joueurs changent régulièrement, mais le système de jeu jamais. On continue à appliquer les mêmes méthodes, en les renforçant parfois, et en essayant de se convaincre qu'elles ont un impact sur les niveaux d'usage, et qu'une lutte soutenue contre les trafiquants fera le reste... On espère encore un temps que la population n'exprimera pas haut et fort (et pas seulement les militants de plus ou moins longue date, les professionnels du champ des addictions, un certain nombre de policiers et magistrats, un certain nombre d'acteurs sociaux et économiques, un certain nombre d'habitants des "quartiers sensibles" comme on dit qui subissent les tensions de la loi du marché clandestin en bas de chez eux, etc... Ca en fait du monde tout de même...) son désir de légalisation, ou devrions-nous plutôt dire "régulation" pour ne pas faire trembler dans les chaumières. Attention Messieurs Dames, les sondages penchent déjà, et pencheront inexorablement, en faveur d'un changement des politiques publiques, du moins concernant le cannabis à usage thérapeutique, et même récréatif. Alors il serait temps de réagir...

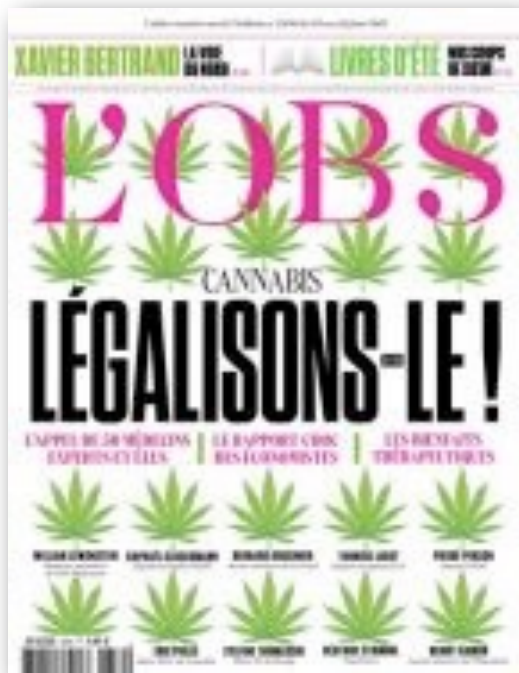
Pour une cinquantaine de personnalités, "c'est le moment !" comme le titre la tribune accordée dans l'Obs, tribune qui consacre à cette question tout un dossier. On a bien trop longtemps tourné autour du pot pour ne pas à un moment tenter de mettre sa pleine main verte dedans. Après tout, qu'est-ce qu'on risque de tenter l'aventure ? Ca ne peut pas être pire qu'aujourd'hui. La France est le pays d'Europe qui a la politique la plus répressive, s'appuyant sur une loi qui fêtera ses cinquante ans en fin d'année prochaine, mais dont la population est la plus consommatrice du vieux continent. Le risque annoncé par les opposants à la légalisation d'une hausse substantielle de la consommation, est probablement bien

loin d'être aussi important qu'on le dit, et même si cet usage de cannabis était amené à doubler par exemple (ce qui paraît surréaliste), ne vaudrait-il mieux pas deux cents consommateurs accessibles et avertis, allant se fournir dans des lieux sécurisés en produits contrôlés, que cent usagers allant acheter dans la rue (ou accueillant à domicile) une substance sans aucun contrôle de qualité et de traçabilité, et sans que l'accès à la prévention ou à la réduction des risques soit facilitée ?

Les signataires de cette tribune, mais aussi les membres du Conseil d'analyse économique chargé par le gouvernement de plancher sur le sujet, expliquent très clairement ici les raisons pour lesquelles une reprise du contrôle de la situation par l'état, qui a clairement perdu la main, est nécessaire et urgente si l'on ne veut pas voir la situation s'aggraver. Ces raisons sont désormais connues et développées par un nombre important de professionnels, de militants, d'organisations non gouvernementales, d'anciens chefs d'Etat, ou bien sûr de dirigeants de pays comme l'Uruguay et le Canada, ou d'états américains qui ont franchi le pas. Ces raisons sont d'ordre sanitaires, sociales, sécuritaires et économiques... Comment tout d'abord accepter qu'un produit de grande consommation soit laissé dans les mains de trafiquants peu scrupuleux sur la qualité puisque n'étant soumis à aucun contrôle ? Comment ne pas profiter d'une légalisation pour retirer des parts de ce marché des psychotropes au crime organisé ? Comment laisser une population locale, active sur le marché illégal, s'enfermer dans des situations qui, si elles sont rémunératrices (et encore, c'est loin d'être l'eldorado concernant les petites mains), restent socialement et économiquement précaires et fragiles ? Comment accepter que les occupants des lieux de deal ou le voisinage proche, subissent encore et toujours la loi d'un marché qui génère inévitablement de la tension et de la violence ? Comment passer à côté d'un marché régulé qui pourrait bénéficier à des cultivateurs, en Creuse (pour parler du département qui s'est déjà positionné ouvertement pour accueillir la production d'un cannabis qu'elle produit déjà sous l'appellation "chanvre", avec un taux de THC autorisé) ou ailleurs ? Comment ne pas essayer de désengorger les tribunaux et tenter de libérer les forces de police d'un travail de fourmis décourageant qui consiste à vider l'océan du trafic à la petite cuillère ? Com-

ment ne pas profiter des taxes prélevées sur la production et la vente pour soutenir un peu plus la prévention et la réduction des risques et des dommages, alors mieux dotées pour accompagner les usagers, jeunes ou moins jeunes, en difficulté ? Comment continuer à imaginer que la prohibition est un moindre mal, alors que nous savons désormais, expériences du passé et du présent en étendard, qu'elle ne mène à rien de bon ?

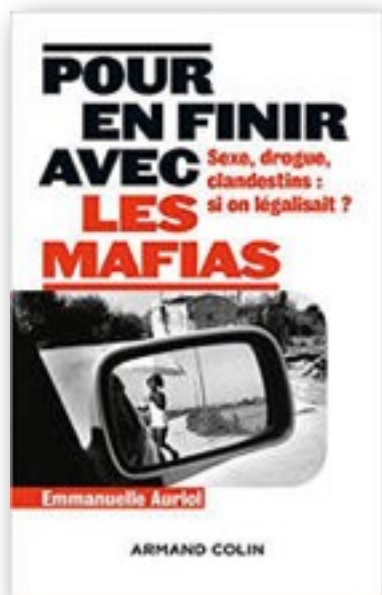
Alors bien entendu, il ne s'agit pas de se jeter dans la régulation sans avoir bien réfléchi avant à la meilleure approche. Il s'agit avant tout d'observer les expériences étrangères là où elles réussissent, mais là aussi où elles rencontrent des difficultés, et alors se positionner au mieux. Emmanuelle Auriol et Pierre-Yves Geoffard, économistes, membres du CAE (Conseil d'Analyse économique) ayant rédigé ce rapport adressé au gouvernement, et interrogés par l'Obs, proposent une régulation sous l'autorité de l'Etat. Ce dernier aurait le monopole de la production et de la distribution, et accorderait des licences restrictives à des entreprises agréées et contrôlées. Il tenterait de fixer par exemple le volume produit, les limites de stocks et les prix de vente... D'autres modèles ou plutôt variations, sont envisagés par les partisans de la légalisation, comme l'autorisation par exemple d'une production personnelle ou la création de cannabis social clubs comme il en existe par exemple en Espagne... Mais toutes ces belles propositions resteront pour le moment dans les tiroirs car le gouvernement a bien exprimé son opposition à la légalisation du cannabis à usage récréatif, et ce malgré quelques voix dissonantes dans ses propres rangs. Il n'est prêt dans l'immédiat qu'à une expérimentation du cannabis à usage purement thérapeutique, mais se laisse du temps, encore du temps, toujours du temps, pour commencer à mettre en place ne serait-ce qu'un début de commencement de mesures concrètes... En attendant, la plante verte pousse un peu partout dans le monde sans se préoccuper du qu'en-dira-t-on et de politiques publiques qui, dans leur grande majorité encore, la regarde de travers... Alors, avant que d'autres feuilles ou fleurs ancestrales, comme la coca ou le pavot, aient elles aussi droit à ce qu'on se questionne sur l'intérêt de leur réhabilitation, les gouvernements français et étrangers en seront encore à se tirer par la barbichette jusqu'à ce que celui qui rit se prenne une tapette...



Cannabis Légalisons-le !

Une tribune et un dossier en 5 articles
publié dans l'Obs n°2850
du 20 au 26 juin 2019

Aller plus loin



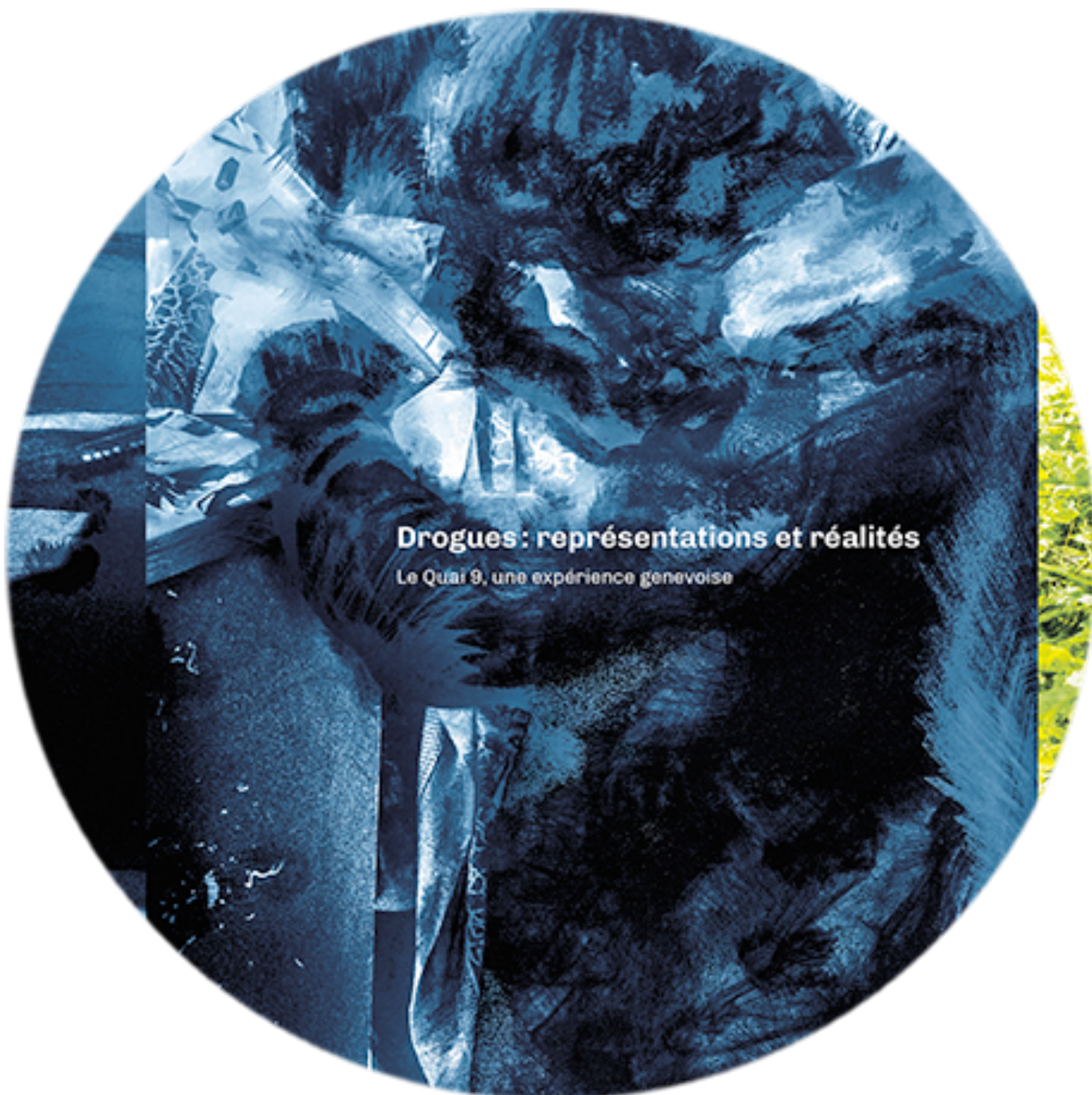
***Pour en finir avec les mafias - Sexe, drogues
et clandestins : et si on légalisait ?***

Un ouvrage de Emmanuelle Auriol
Editions Armand Colin, 2016



J'attends une récolte

Un ouvrage de Jean-Pierre Galland et Phix
Editions Trouble-Fête, 2006



Drogues : représentations et réalités

Le Quai 9, une expérience genevoise

QUAI 9

A propos de l'ouvrage collectif
écrit sous la direction de Martine Baudin
et de l'association Première Ligne
paru aux Editions la Baconnière
Drogues : représentations et réalités
Le quai 9, une expérience genevoise

C

haque ouverture de salle de consommation à moindre risque, comme on les appelle en France, bouscule les représentations sur les usages de drogues. Comment accepter l'idée qu'accompagner des usagers de drogues illégales, et les aider à "se droguer", peut faire qu'ils aillent mieux et que la société y trouve son compte ? Et c'est la raison pour laquelle cet ouvrage ne peut éviter de questionner ces repré-

sentations au regard de l'expérience du Quai 9, cette structure d'accueil et d'usage, ou lieu de consommation supervisée, au centre de Genève... Les pouvoirs publics, sous couvert de protection, ont toujours été tentés de choisir pour nous quels étaient les réels dangers et quelle était la meilleure manière de nous en éloigner. En ce qui concerne la majorité des drogues, pas toutes donc, l'état a pris des mesures radicales et a décrété depuis plus d'un siècle que seule l'interdiction était susceptible de nous protéger, partant du principe que certains produits ne pouvaient être associés qu'à des dangers et qu'il fallait donc les éviter à tout prix. D'autres substances, comme l'alcool, le tabac, les anxiolytiques ou les morphiniques, même si leurs usages sont contrôlés, et qu'ils ne sont pas toujours passés au travers des grosses gouttes de la prohibition, ont finalement eu gain de cause, soit parce qu'on y a associé une culture du goût et un plaisir, soit parce qu'on leur trouvait une utilité. Bien entendu ces dimensions du plaisir et de l'utilité, difficile de ne les réserver qu'à quelques substances en faisant abstraction des autres, consommées pourtant pour les mêmes raisons...

Dans quelle mesure, l'état peut-il intervenir dans la liberté de chacun à disposer de soi ? Où mettre les limites ? Est-il le mieux placé pour savoir quand un consommateur va "se mettre mal" alors qu'il veut "se mettre bien", comme on dit ? Et dans une société dite "addictogène" qui valorise le toujours plus, le très fort, le très haut et le plus vite possible, comment exiger de la mesure dans l'usage de psychotropes ?... Et si la meilleure façon de se protéger des dangers des substances, dangers qu'il n'est pas question ici de minimiser, c'était justement d'autoriser les usages tout en les accompagnant au

**« Nous vivons ainsi
dans un monde curieux
et hypocrite qui nous
incite au dopage...
... mais qui continue
à nous mettre en garde
contre les drogues,
inusables figures
du mal... »**

Frédéric Orobon p. 4

mieux bien entendu, pour que le plaisir soit toujours présent et que l'on ne bascule pas vers le mal-être et la souffrance ? Les professionnels du champ des addictions et les groupes d'auto-support ont depuis bien longtemps œuvré en ce sens, en théorie et en pratique. Les expériences efficaces de réduction des risques, et les politiques de santé publique qui les ont après coup accompagnées, montrent que tout le monde peut s'accorder sur les enjeux, et que les usagers ne doivent pas être considérés comme des irresponsables qu'il faudrait en premier lieu "fliquer". Et pourtant, l'idéologie prohibitive en Suisse, en France ou ailleurs, semble malheureusement avoir encore de beaux restes. Le volet répression de toutes les politiques en place sur les questions des drogues, est encore conséquent et l'état ne veut pas croire que ce volet a une quelconque responsabilité dans la situation actuelle. Même en Suisse, qui a adopté une politique innovante en 1991, politique dite des quatre piliers (prévention, thérapie, réduction des risques et répression), est sujet à quelques critiques comme celle par exemple de Boris Jeanmaire, usager, Vice-président de l'Association suisse FMR (Association pour faire vivre la radio). Il met en avant un déséquilibre de la répartition des fonds qui ne bénéficient pas assez, de son point de vue, à la réduction des risques et à la prévention mais engraisse plutôt la répression...

« Voici le projet d'une prévention renouvelée, qui permettra au groupe d'offrir à chacun de ses membres des repères solides pour évoluer dans un monde qui a fait de la consommation le principal moteur de son développement. »

Jean-Felix Savary p. 13

Comme une société ne peut se passer des drogues, à savoir des substances psychoactives, et doit faire avec elles, elle ne peut pas non plus se passer des usagers de ces substances, et doit donc aussi faire avec eux pour construire des politiques cohérentes qui ne doivent plus se cacher derrière des angoisses électoralistes qui prennent leur source dans une moralisation des usages qui ne date pas d'hier... Ca avait commencé par les gros buveurs pointés du doigt pour leurs excès dès le XIXème siècle. Les personnes dépendantes étaient considérées alors, comme nous le rappelle Jean-Félix Savary (Secrétaire général du Groupement Romand d'Etudes des Addictions) dans un des cinq essais que contient cet ouvrage, comme ayant perdu leur faculté de jugement et leur libre arbitre. Leur trouble était caractérisé et moralisé.

Il était alors considéré comme légitime que la société, même si pour l'alcool la prohibition fut écartée, légifère et pose des limites franches. Les usagers n'étant pas capables de s'empêcher de se faire du mal, les pouvoirs publics s'en chargeront. Les jugements hâtifs sur les "alcooliques" accompagneront les usagers d'autres drogues, sachant que pour celles qui sont illégales, un simple usage suffira à condamner son responsable...

Alors bien sûr, l'idée d'irresponsabilité totale de l'utilisateur n'est heureusement plus aussi prégnante aujourd'hui, et la prévention qui consistait à dissuader à tout prix de consommer, et punir si besoin, s'est transformée en promotion d'une santé plus globale qui responsabilise les individus et tente de les aider « *à agir sur leur environnement et à développer leur capacité d'agir sur le monde et sur eux-mêmes* ». Le traitement humaniste de cette question des usages de psychotropes ne peut donc faire abstraction du droit des usagers qui sont avant tout des citoyens à part entière, et non des citoyens en marge ou de seconde zone... Faire avec les usagers, comme nous l'avons suggéré plus haut, c'est déjà les écouter et surtout les entendre. Christophe, Amine, Chantal, Anne, Christoph, Francisco, Véronique, Bastien, Yopo, Iris, Gilbert, Laura, Frédéric, Mauro Poggia, Pierrette prennent la parole dans cet ouvrage. Ils ne sont pas tous "usagers". Certains ou certaines sont acteurs ou actrices de terrain, ou membres de l'entourage, mais tous sont concernés ou se sentent concernés, et défendent cette idée que l'accompagnement est primordial et qu'il ne faut pas le sous-estimer... Ils racontent leur parcours, la place des produits, passée ou présente, ne glorifient pas les satisfactions en taisant les dangers et dommages subis. Ils parlent d'eux-mêmes mais représentent un peu par la même occasion tous ceux qui ont encore ou ont eu affaire avec les produits. Mais chaque témoignage est singulier et n'a tout de même pas valeur d'universalité. Chaque histoire avec un ou plusieurs produits est unique puisque ce n'est pas ce produit qui fait toute l'expérience on le sait. L'individu dans toutes ses dimensions, et le contexte dans tous ces aspects, ont aussi leur mot à dire... Bien entendu l'environnement économique, social, politique a un impact

**« Vers seize ans,
ma bande fumait,
moi pas, c'était ma
rébellion à moi.
Un jour, un concert,
et c'est arrivé »**

Chantal p. 14

sur l'individu, et donc potentiellement une incidence sur le niveau d'usage. Tout est lié. Comment ne pas penser alors qu'un contexte prohibitif et répressif peut avoir un impact sur les individus usagers, en les marginalisant, en les stigmatisant et en les éloignant des centres de soin par exemple ? Plus globalement, comme nous l'explique Anna Lastenko et Khalid Tinasti, « *parler de "politique en matière de drogue", de "politique de contrôle des drogues", ou de "politique antidrogue" implique des réflexions transdisciplinaires incluant un nombre important*

« La politique de contrôle des drogues est en grande partie ce qui définit la manière dont nous percevons la drogue et sa dangerosité, mais aussi les personnes qui la consomment. »

Anne Lastenko et Khalid Tinasti p. 43

d'éléments qui ont un impact direct et réel sur la société et les individus.»... Les perceptions de la société sur les dangers des drogues sont corrélées aux politiques publiques et ont un impact sur le regard que l'on porte aux usagers. Un malade à qui un médecin administre de la morphine comme analgésique sera bien mieux considéré dans l'inconscient collectif qu'un usager d'héroïne de rue...

Alors quand les regards entre "malades" et "toxicomanes", entre "usagers de plein droit" et "délinquants" se croisent, il est temps de tout remettre à plat. C'est de la responsabilité des pouvoirs publics. En attendant, les acteurs de terrain avancent malgré tout. Le Quai 9 est né de cette volonté de prendre en compte les usagers présents sur la voie publique, de ne pas les isoler, d'accueillir et d'accompagner ceux qui le souhaitent loin de toute injonction de soin... L'histoire du Quai 9, officiellement ouvert le 28 décembre 2001, a commencé une décennie plus tôt. A cette époque-là, d'autres salles d'injection avaient déjà vu le jour à Berne, Bâle ou Zurich, et la Suisse Romande accusait un certain retard. A Genève, en 1991, un bus d'échange de seringues, le BIPS (Bus Itinérant Prévention Sida), circulait, ce qui marquait le début de la réduction des risques. Deux ans plus tard, naturellement, l'idée d'un espace d'accueil fut l'occasion d'intenses réflexions mais n'aboutit à rien. Cependant, un certain nombre d'éléments et d'évènements des années qui suivirent, incita Genève à passer le pas. Pour commencer, les "scènes ouvertes", comme on les appelait, à Zurich ou ailleurs, où les injecteurs et dealers se rencontraient dans l'espace public, marquèrent la population. De plus, à Genève,

en 1995, un programme de prescription d'héroïne fut lancé. Enfin dès 1996, une consommation importante de cocaïne par intraveineuse voit le jour et provoque des dégâts socio-sanitaires importants et une demande pressante de la population de resécuriser l'espace public. Alors naturellement, en 1999, le Groupe Sida Genève s'appuie sur ce contexte pour demander l'ouverture d'un lieu d'injection qu'elle superviserait. En décembre 2001, le Quai 9 est inauguré sans soulèvement populaire. Il compte alors six places d'injection et est ouvert 7 jours sur 7. C'est une structure dite de "bas seuil", c'est-à-dire ouverte à toutes et à tous sans distinction d'origine sociale ou légale des usagers. La structure ne se contente pas de proposer des espaces d'injection. Elle accompagne les usagers qui le souhaitent dans leur démarche de réinsertion... En 2004, l'Association Première ligne voit le jour et chapeaute le pôle "réduction des risques" avec la salle d'injection, le pôle prévention sida et le pôle accompagnement... En 2009, le Quai 9 s'agrandit et compte désormais une salle d'inhalation de quatre places et deux places de sniff en complément... Un ensemble de photographies et de poèmes de Max Jacot accompagne et enrichit cet ouvrage et présente quelques bouts d'espace. Il accorde surtout une place essentielle aux usagers dont l'identité est préservée...

Bien entendu, comme l'explique Martine Baudin, coordinatrice du lieu de 2003 à 2010, puis directrice de la structure associative "Première ligne", le travail a évolué depuis quinze ans, avec des partenariats hors les murs qui ont permis de tendre vers un accompagnement individuel plus poussé... Malheureusement, la vie d'une salle de consommation à moindre risque est loin d'être un long fleuve tranquille, et des tensions peuvent apparaître. En 2018, et pour la troisième fois depuis son existence, le lieu a dû fermer quelques jours. Comme nous avons eu l'occasion de le dire précédemment, superviser les usages en les rendant sanitaires plus sûrs est indispensable, mais cela ne suffit pas. Il s'agit bien entendu d'agir sur le contexte social et économique de vie. Comme le dit Martine Baudin : *«La réduction des risques doit se poursuivre, mais si on s'en tient à cela sans offrir aucune perspective*

« ... les contextes de vie jouent un rôle primordial dans une consommation dite "problématique", d'une part, et que, d'autre part, l'actuelle législation des drogues pénalise et marginalise encore plus les personnes qui en font usage. »

Martine Baudin p.30

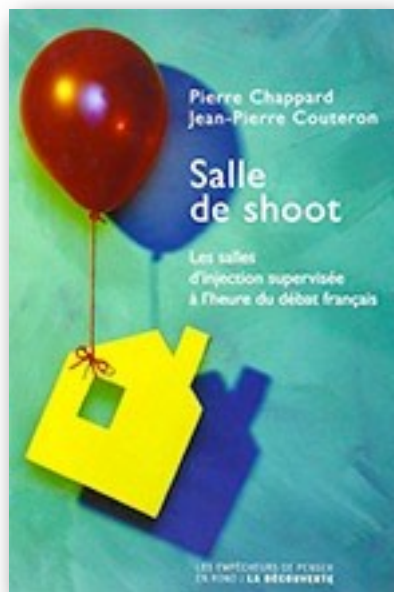
de réinsertion dans la société, même le volet sanitaire finira par perdre de son efficacité.». Une salle comme celle de Quai 9 ne peut suffire à régler toutes les problématiques d'usage et d'addiction, problématiques que l'on ne peut isoler ou marginaliser. Cette salle, comme toutes les autres sur le territoire suisse ou ailleurs, fait partie intégrante de l'espace urbain et de la société, et ne concerne pas que les usagers. Elle concerne toutes celles et ceux qui cherchent encore ou ont déjà trouvé une place dans la Cité et veulent prendre en charge leur bien-être ou celui de leurs concitoyens...



Drogues : représentations et réalités
Le Quai 9, une expérience genevoise

Un ouvrage collectif publié
sous la direction de Martine Baudin
et de l'Association Première ligne
Photographies de Max Jacot
Editions la Baconnière, juin 2019
86 pages, 25 euros

Aller plus loin

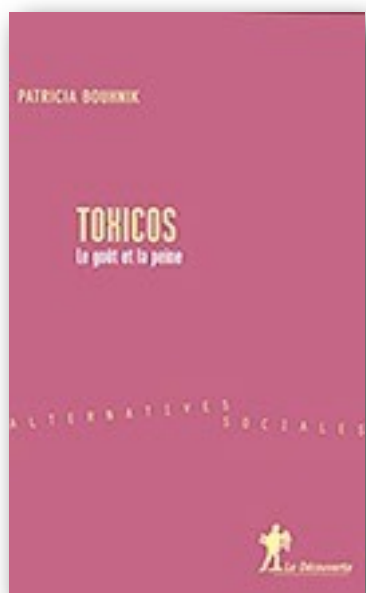


Salle de shoot

Les salles d'injection supervisée à l'heure du débat français

Un ouvrage de Pierre Chappard
et Jean-Pierre Couteron

Editions La Découverte, octobre 2018



Toxico, le goût et la peine

Un ouvrage de Patricia Bouhnik
Editions La découverte, 2007



DOUBLER SA MISE

A propos du film de Karel Reisz
Le flambeur

L

'intrigue est toujours la même, ou presque, quand la fiction s'empare de la problématique de l'addiction au jeu. Un homme, rarement une femme, joue aux jeux de hasard et d'argent, perd, s'endette, et tente de se "refaire", comme on dit, après s'être donc "défait" ou "fait dépouillé", au choix, en fonction de la responsabilité que l'on décide de faire peser soit sur le joueur soit sur son environnement. Cette responsabilité du joueur repose, elle, sur l'action de jeu, la responsabilité de l'environnement repose elle sur un système incitant le joueur à poursuivre cette action malgré son impact négatif. Bien entendu, difficile de résumer cette problématique à cette formulation, peut-être un peu simpliste, tant la volonté d'un joueur compulsif peut être altérée, ce qui peut avoir une incidence sur l'appréciation que l'on a de sa responsabilité réelle... A l'époque de la sortie de ce film, sortie qui date de 1974 (reprise en salles depuis le 12 juin), le jeu de hasard et d'argent n'était pas encore identifié comme une addiction dite "sans substance". L'énoncé du problème et les solutions proposées étaient simples : un homme qui joue et qui perd régulièrement doit simplement régler ses dettes ou s'arrêter de jouer pour éviter de se retrouver dans ces situations d'endettement. Son honneur et sa sécurité étaient en jeu. Il ne s'agissait pas encore de prendre en charge cette pathologie, ou alors en marge. Les joueurs devaient juste arrêter leurs bêtises et rentrer dans le droit chemin pour ne pas entretenir leur vice et celui des bookmakers impliqués... Quand la mère du personnage principal condamne moralement son fils, elle met en avant que l'argent qu'il perd ne fait que remplir les poches de truands qui convertissent cet argent en drogues pour les vendre aux gamins de dix ans qu'elle voit passer dans son cabinet de médecin. Le business du jeu est associé à celui du trafic de drogues. La morale a fait entrer dans son escarcelle le jugement d'un comportement considéré alors comme aussi répréhensible que l'usage de drogue...

Axel Freed est professeur de littérature à l'Université, et passe ses nuits à écumer les salles de jeu pour satisfaire son désir compulsif de parier. Il n'est pas accroché qu'à une seule forme de jeu de hasard et d'argent, ni même à un environnement particulier. Il parie aussi bien sur la couleur

d'une boule ou sur un chiffre à la roulette, que sur des bonnes cartes au blackjack ou sur une équipe de basket gagnante. Ses dettes s'accumulent jusqu'à atteindre la somme de 44 000 dollars. Pour rembourser ce qu'il doit à son bookmaker, il emprunte à sa mère, déçue du comportement de son fils comme nous l'avons déjà dit, et à son grand-père, riche industriel prêt à aider le petit-fils dont il est fier. Mais le besoin constant de toujours vouloir doubler la mise conduit Axel à parier la grosse somme qu'on lui a prêtée. Quelques tours à la roulette, au 421, ou autres jeux lui permettent de gagner plus encore, certes, mais ça n'a qu'un temps, et ce même s'il est en veine ce jour-là ou béni des dieux comme il dit. La nécessité de rembourser sa dette, ce qui lui permettrait de se débarrasser de la menace qui pèse sur lui, ne fait pas le poids face au besoin de jouer encore et toujours jusqu'à ce que le porte-monnaie soit totalement vide. Tant qu'Alex a de l'argent sur lui, il le jouera, toujours en quête de cette ivresse du pari qui se manifeste dans une tension du moment qui n'a pas d'égal de son point de vue. Au diable un pari perdant, d'autres suivront...

Ce que recherche Alex c'est la prise de risques et il en parle ouvertement. S'il donne des cours sur Dostoyevski à ses élèves c'est qu'il est lucide et a le recul nécessaire pour comprendre sa situation. La notion développée dans un de ses cours c'est celle du $2+2 = 5$, à savoir que la prise de risque peut transcender la logique naturelle des choses tant qu'on est convaincu que la pièce peut toujours tomber du bon côté même si les chances sont très faibles. Un résultat acquis, un pari sûr, n'a aucun intérêt. L'excitation, la jouissance repose sur le doute, l'incertitude du résultat. Plus ce résultat est incertain, plus le plaisir du jeu est grand, plus le shoot d'adrénaline est puissant, et plus la satisfaction d'une issue favorable sera importante. Axel explique à sa petite amie, qui ne comprend pas pourquoi il se met dans des situations comme celles-là, que « *la seule chose qu'il aime c'est l'incertitude qui vous étreint, la menace toujours présente, et cette sorte de conviction qu'il peut perdre mais que néanmoins il va gagner car il veut gagner.* »... La logique d'Alex est celle de l'investissement permanent. Le gain n'est là que pour alimenter la cagnotte qui permettra d'investir à nouveau. L'argent à disposition permet de se payer de la prise de ris-

que. Et même si elle n'est pas agréable, la perte envisagée car envisageable fait partie du jeu. Elle ne sera malheureusement en rien dissuasive...



Le flambeur

Un film de Karel Reisz

Première sortie en salles : 1974

Reprise en salle française : 12 juin 2019

Aller plus loin



The gambler

Un film de Rupert Wyatt

Sortie américaine : 2014



Joueurs

Un film de Marie Monge

Sortie en salles : 2018



JEUX D'ENFANTS

A propos du film
de Claudio Giovannesi
Piranhas

A

fond la caisse en scooters dans les rues de Naples, personne n'arrêtera cette bande de gamins roulant sans casque et sans frein, pas même les forces de police dont on ne verra l'ombre d'un uniforme qu'à une seule occasion, ou les familles qui semblent accepter avec fatalisme le destin d'enfants qui grandissent, un peu trop vite, dans un environnement sans foi ni loi. La société de consommation est à portée de main mais le milieu social défavorisé dans lequel ils sont nés génère des frustrations dont ils se passeraient bien, et qu'ils veulent combler assez vite... Cette fiction cinématographique est adaptée du premier roman de Roberto Saviano, auteur du fameux Gomorra, roman qui fait partie d'un diptyque, dont le deuxième volet est paru en France cette année, et sera à n'en pas douter adapté à son tour au cinéma. Ce premier volet s'appuie sur une enquête poussée dans le milieu camorriste, et s'inspire d'une histoire vraie, celle d'un chef de paranza, mort à 19 ans, qui contrôlait le quartier de la Forcella (la fourche) à Naples, quartier où se situe l'action du roman. Le titre italien d'origine de ce premier volet peut se traduire par "Paranza d'enfants", la "paranza" désignant en quelque sorte un clan mafieux camorriste, plus ou moins important, dont les activités illégales reposent sur un lien communautaire fort. La fiction romanesque ou cinématographique nous fait découvrir l'univers de ce que Saviano appelle les baby-gangs, clans composés de membres souvent mineurs, ayant pour modèle les gangs d'adultes en place et l'imagerie des parrains de la Camorra diffusée par les films, grands classiques traitant du sujet, et les séries télé dont la série Gomorra. Ces gamins sont fascinés par le luxe un peu suranné ou bling bling d'une mafia qui se transforme et laisse place à une jeunesse qui balaie les codes d'honneur d'un tir à l'aveuglette d'AK 47 (Kalashnikov) chargée à bloc...

La paranza dont il est question dans le roman et dans le film est celle de Nicola, adolescent de quinze ans, vivant avec son petit frère d'une dizaine d'années, et sa mère responsable d'un pressing, dans un appartement modeste d'un quartier populaire de Naples. Les gamins qui l'entourent

**« Vous puez
encore le lait.
Vous allez
mal finir. »**

Un membre d'un clan mafieux

sont cinq, six, pas beaucoup plus au début, et s'appellent Lollipop, Tyson, Biscottino, Drone... Ils ont entre douze et quinze ans et essaient de se faire croire qu'ils sont bien plus âgés que ça, ou du moins qu'ils n'ont rien à envier aux grands. Ils passent leurs journées à traîner, faire des bêtises

d'ados qui ne veulent pas s'ennuyer, faire des selfies, circuler en scooter dans la ville, et faire les magasins. Dans les boutiques, ils ne feront que contempler vêtements, chaussures de marque, ou montres à plus de mille euros, mais n'achèteront rien, car leurs portefeuilles sont vides. Ils ne font que rêver, comme beaucoup d'adolescents, à ce qu'ils pourront peut-être un jour se payer, même si leur situation du moment est loin de laisser imaginer que ça puisse arriver dans un avenir proche, et pourtant... Ces gamins comptent bien prendre leurs désirs pour des réalités, et très vite même. Nicola est le plus ambitieux de la

bande. Les autres membres suivent avec plaisir, excitation et solidarité... L'adolescent, chef de bande, voit régulièrement sa mère se faire racketter dans sa blanchisserie par les mafieux en place, et il n'est pas question pour lui de laisser cette situation perdurer sans tout faire pour qu'elle change et surtout que l'ordinaire s'améliore pour lui, ses potes et sa famille, dont le père est absent mais dont on se saura rien... Nicola est un fils attentionné, et attachant. Il ressemble finalement à beaucoup d'adolescents de son âge, de Naples ou d'ailleurs. Il veut toujours plus et le plus vite possible. Et quand il croise une adolescente de son âge qui lui plaît, pas question de laisser passer l'occasion. Même si lui et sa bande sont refoulés à l'entrée de la boîte de nuit où sa belle a ses habitudes, pas question qu'il renonce. Il fera tout pour un jour avoir les sous nécessaires pour rentrer dans ce lieu festif, et y avoir son carré VIP pour pouvoir faire le beau, le fort et le puissant devant le monde de la nuit napolitaine...

Mais si l'on veut entrer dans la danse il faut bien commencer par quelques pas, même maladroits. Mis au défi par son ami Lollipop, Nicola décide de braquer une bijouterie avec une arme en plastique. Ça ne traîne pas. Quelques bijoux et montres sont dérobés, mais pas le temps de pavaner que les mafieux locaux qui protègent la bijouterie, sûrement moyennant finan-

**« -Tu as quel âge ?
- 15 ans
- Deviens footballeur,
ils se font des couilles
en or.
- Je n'ai jamais
été bon au foot. »**

Don Vittorio à Nicola

ces, mettent la main sur le jeune délinquant et lui font physiquement la leçon... Nicola n'a pas laissé son ambition au vestiaire et profite d'être en contact avec le chef de réseau pour demander à travailler pour lui. Le chef mafieux accepte alors de lui confier quelques affaires. Le business est essentiellement celui du racket et du deal de cannabis ou de cocaïne. Nicola commencera d'abord, avec sa paranza, par faire les marchés pour réclamer aux commerçants la taxe imposée en échange de leur protection (protection contre ceux-là mêmes qui réclament la taxe), puis par vendre du cannabis aux étudiants à la sortie de l'université, ce qui, vu son jeune âge, est une responsabilité de taille. Le gamin sait y faire, est bon commercial, et ne se laisse pas marcher sur les pieds par la concurrence. Il rapporte au clan mafieux des sommes suffisamment importantes pour que les sous qui redescendent à sa paranza permettent à tous ses membres de vivre la belle vie en quelque sorte : vêtements et chaussures de marque repérés au début du film et surtout entrée dans la fameuse boîte de nuit où Nicola peut enfin recroiser Letizia, l'adolescente qu'il avait rencontrée plus tôt dans le film. Une histoire d'amour entre le fils de la blanchisseuse et la fille du pizzayolo peut démarrer, Nicola a de quoi payer les sorties et prendre du bon temps... Sa position dans l'organisation lui permet désormais de demander que sa mère soit exemptée de racket. Parole tenue par le chef de réseau... Nicola est arrivé au bout du premier objectif qu'il s'est fixé. Il a quinze ans, gagne de quoi se faire plaisir, et a libéré sa mère du joug mafieux. Lui et sa bande de gamins peuvent sniffer en toute impunité des rails de coke tout en buvant du champagne pour se sentir plus beaux, plus forts et plus puissants encore. On fait les grands, et on rêve à la même hauteur, à ses risques et périls bien entendu...

**« Si vous êtes sages,
et si vous évitez
les Striano,
ces traitres, vous
gagnerez du fric. »**

Le chef de réseau à Nicola

Mais Nicola en veut plus, et les membres de sa paranza suivent sans questionner ou poser de limites. Ils forment un tout indissociable. La prise de risque et les shoots d'adrénaline à répétition ont conditionné des gamins qui n'ont plus peur de rien et sont prêts à en découdre avec ceux qui les empêcheraient de grandir. Ils ont l'ambition de se faire une place dans

**« Je suis ici car
on a les mêmes
ennemies.
J'ai des hommes,
vous avez des armes. »**

Nicola à Don Vittorio

le quartier, et sûrement pas la plus discrète... Une opportunité se présente quand, à l'occasion du mariage de la fille du boss, l'ensemble du gratin mafieux, ou presque, se fait embarquer par la police. Nicola y voit une occasion de récupérer le marché, même s'il faut d'abord se débarrasser des trois lieutenants mafieux qui restent et qui l'encombrent. Il s'acoquine avec Agostino Striano, un peu plus âgé que lui, fils d'un mafieux tué par le clan pour lequel travaille Nicola jusqu'à présent, clan qui a récupéré le marché de l'extorsion et du deal à Naples et occupe le terrain. Agostino deviendra son ami et allier... Une première arme dérobée à un garde par Nicola ne suffira pas à impressionner des mafieux qui en ont vu d'autres et veulent désormais sa peau. Nicola entre alors en contact avec la concurrence, représentée par Don Vittorio, un vieux parrain sur le déclin assigné à résidence. Il lui propose les services de sa paranza contre quelques armes pour se débarrasser des encombrants. Affaire conclue...

Ces gangsters novices ont appris leur métier sur le terrain, en entrant par la petite porte, mais vont désormais basculer dans la criminalité par la grande porte, celle qui ouvre le champ de tous les possibles et ne tient pas compte de leur très jeune âge pour poser quelques limites nécessaires à préserver une certaine innocence et surtout une marche arrière. Trop tard, le mouvement est lancé et la suite du film laissera moins de place aux sourires qu'aux sifflements des balles. L'excuse de minorité n'a plus lieu d'être. Les gamins sont grands ou du moins fonctionnent comme leurs aînés désormais. On se tire dessus sans état d'âme ou remords... Les aspirations de ces "baby gangsters", de cette paranza ou de bien d'autres, sont assez triviales en fin de compte : la reconnaissance de leurs capacités à faire comme les grands, la prise de pouvoir, l'argent facile et la gloire. Certains diffusent les images de leurs exploits sur les réseaux sociaux, même si c'est du pain bénit pour les enquêteurs. Roberto Saviano parle de Camorra 2.0. On est loin ici de l'image d'Épinal de la mafia en costume trois pièces, verre de whisky à la main et cigare au bec, dont les membres respectent des lois ancestrales et une hiérarchie solide. Les r-

gles que suivent les membres des “baby-gangs” sont plus diffuses et reposent sur un état d'esprit qui laisse peu de place aux codes d'honneurs. Le respect du leader passe par la démonstration de force... On comprend à travers ce film, et le roman dont il est adapté, que les milieux mafieux évoluent en même temps que de nouvelles générations arrivent au pouvoir, que ce soit en Italie dans la Camorra, la Cosa Nostra, la Ndrangheta ou sur les autres places de deal en France ou ailleurs... Le cadre de l'institution est moins bien dessiné. Les membres ont des origines plus diverses, sont instables et moins contrôlables. Les règles qui régissent les clans sont moins gravées dans le marbre... La paranza de Nicola grossira ou de se divisera au grè des événements heureux ou dramatiques qui jalonneront son parcours. On aimerait que des alternatives se dessinent mais dans une région abandonnée par les pouvoirs publics, les problèmes économiques et sociaux ne font qu'alimenter un monstre à mille têtes qui s'appuie en partie sur la prohibition et le trafic de stupéfiants qu'elle engendre pour continuer à prospérer en totale impunité et en autarcie...



Piranhas

Un film de Claudio Giovannesi

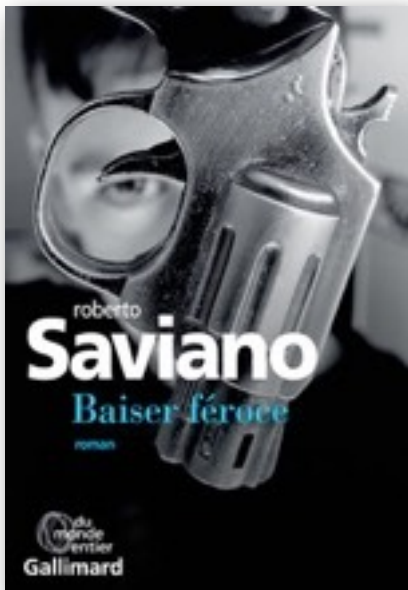
Sortie française : juin 2019

Aller plus loin



Piranhas

Un roman de Roberto Saviano
Editions Gallimard, octobre 2018



Baiser féroce

Un roman de Roberto Saviano
Editions Gallimard, avril 2019



AU MÊME MOMENT...

A l'occasion de la publication par l'OFDT
du n°132 de Tendances
*Usage d'alcool, de tabac et de cannabis
Chez les adolescents du secondaire de 2018*

A

u même moment en France on nous raconte ce que consomment les collégiens et les lycéens, et à quelle fréquence. Les chiffres ne sont pas aussi inquiétants que les représentations qui circulent sur les adolescents pourraient laisser penser, alors prenons le temps de nous y arrêter pour faire le point... Pour la première fois en France une enquête réunit en 2018 les collégiens et les lycéens, et questionne les usages d'alcool, de tabac et de cannabis. Ces trois produits ont depuis bien longtemps fait le trou sur leurs poursuivants, c'est-à-dire les stimulants (cocaïne, crack, ecstasy, et amphétamines), les hallucinogènes (champignons, LSD) et les dépresseurs (héroïne et GHB), qui n'ont dans leur ensemble été expérimentés que par 8% des lycéens, sachant que la moitié d'entre eux n'ont testé qu'un seul produit à une ou deux reprises maximum. Il ne s'agit pas de minimiser ces expérimentations, mais simplement de faire la part des choses et ne pas laisser penser par exemple qu'un usage de cannabis mène presque inévitablement à un usage d'autres stupéfiants, dans une sorte d'escalade mortifère. Les adolescents sont aussi imprégnés que les adultes des représentations qui circulent sur les produits précédemment cités et en ont encore assez peur... Bien entendu, tout est question aussi de disponibilité des produits, et comme nous le constatons pour l'alcool et le tabac, auxquels nous pouvons facilement associer le cannabis, les réglementations sont peu suivies. Plus des trois quarts des lycéens continuent de s'approvisionner en tabac chez les buralistes qui ne leur demandent que rarement leur pièce d'identité, et plus des deux cinquièmes ne sont pas contrôlés au moment de passer en caisse avec de l'alcool. Dans les bars, restaurants ou discothèques, plus de la moitié sont servis sans restriction. Concernant le cannabis, il est inutile de préciser qu'il reste le produit illégal le plus consommé et que sa disponibilité, son accessibilité et les actes d'achats qui y sont associés sont à la hauteur de la perte de légitimité et de crédibilité d'une loi de prohibition qui ne freine plus grand monde...

Nos collégiens restent des enfants mais grandissent bien vite. L'intérêt d'une enquête comme celle de l'EnCLASS (Enquête nationale en collège et en lycée chez les adolescents sur la santé et les substances), c'est

qu'elle permet de suivre des élèves de la sixième à la terminale et de voir se dessiner des parcours de consommation intégrant des progressions plus ou moins importantes qui ont à voir avec des classes pivots... Le collège reste malgré tout une période relativement protégée, concernant les usages réguliers du moins, mais beaucoup moins concernant les expérimentations qui font leurs apparitions à ce moment-là. L'initiation aux psychotropes commence dans cette tranche d'âge là. Les élèves de la sixième à la troisième sont en moyenne 60% à avoir déjà expérimenté l'alcool, avec bien entendu des écarts importants entre les 11 ans et les 14-15 ans. L'on sait malgré tout que l'expérimentation de ce psychotrope, culturel en France, a commencé dès le primaire, ce qui est très rarement le cas pour le tabac et le cannabis... L'ivresse alcoolique semble, elle, être beaucoup plus réservée aux lycéens. Les élèves de 3ème sont moins d'un dixième à l'avoir expérimentée dans leur courte vie, ce qui reste non négligeable malgré un net recul depuis 2014... Concernant le tabac, moins d'un quart y ont déjà goûté, ce qui représente une baisse depuis 4 ans, mais 6% d'entre eux déclarent malgré tout être fumeurs quotidiens, chiffre en baisse également. Comme nous le savons, l'image du tabac évolue dans le sens d'une dépréciation du produit, et ce dès le plus jeune âge, ce qui permet de reculer l'âge des premiers usages, objectif bien plus réaliste que celui d'une consommation zéro à l'adolescence... Pour finir sur les années collèges, le cannabis fait bien entendu son apparition, mais reste cantonné concernant l'expérimentation et l'usage occasionnel à une petite minorité, même en fin de 3ème...

Quand les collégiens passent en secondes et intègrent le lycée, les sorties sont plus nombreuses bien sûr, surtout en 1ère et Terminales, et les occasions de consommer vont avec. Les usages "s'installent" alors comme le titre les résultats de l'enquête... Les expérimentations d'alcool passent en pourcentage de 75 en 3ème à 82 en seconde, mais ce sont surtout les chiffres des ivresses qui basculent de 9% au collège à presque 50% au lycée. Ce que l'on appelle les API (Alcoolisation Ponctuelles Intensives) ont le vent en poupe et font partie des inquiétudes persistantes dans les familles et chez les professionnels... Le tabagisme quotidien profite aussi malheureusement de la réussite au brevet des collèges, et

passé de 6% des élèves de 3ème à 14% des élèves de secondes, puis à 21% des élèves de terminales. Mais cet usage régulier de tabac au lycée est en net recul, et est la conséquence heureuse, comme au collège, d'une dénormalisation du produit. La cigarette électronique elle, même si elle n'est pas encore entrée dans les moeurs lycéennes, voit son expérimentation augmenter chez des élèves au départ pourtant non fumeurs. Même s'il n'est plus question à l'heure actuelle de remettre en cause l'intérêt évident de la vapoteuse dans la réduction des risques tabagiques, et de lancer des polémiques d'un autre temps, on peut légitimement s'interroger sur des motivations d'usage de lycéens qui sont loin d'être en lien avec un sevrage tabagique, et essayer d'en limiter la portée... Le cannabis se diffuse lui aussi plus largement dans la population lycéenne que collégienne et un tiers des lycéens disent l'avoir expérimenté, même si ce chiffre est en forte baisse depuis une dernière enquête de 2015. Les usages réguliers restent toutes fois bien en dessous de ceux de l'alcool...

Bien entendu, analyser les résultats de cette enquête, doit permettre aux décideurs et professionnels du champ concerné de cibler les âges ou tranches d'âge sur lesquels il serait intéressant d'intervenir. Les politiques publiques peuvent bien entendu s'appuyer sur ces données pour construire des campagnes publiques ou actions de terrain en lien étroit avec les niveaux d'usage des collégiens et lycéens. D'ici là, et grâce à ces études pertinentes, on peut au moins questionner ses propres représentations et fantasmes sur les niveaux d'usage des adolescents...

Image d'illustration : Fotolia©



Usages d'alcool, de tabac et de cannabis chez les adolescents du secondaire en 2018

Tendances n°132, 4p
Parution OFDT, juin 2019

Aller plus loin



Drogues : perceptions des produits, des politiques publiques et des usagers

Tendances n°131, 8p
Parution OFDT, avril 2019



Jeunes et addictions

Rapport de l'OFDT, décembre 2016



MYDRUGS

A propos de la première saison
d'une série télévisée de Philip Käasbohrer
et Mathias Marmann, diffusée sur Netflix
How to seel drugs online (fast)

N

ous pourrions lister toutes les stratégies à disposition d'un adolescent de 17 ans pour essayer de reconquérir une petite amie qui vient de le quitter, mais celle qui consiste à se faire bien voir en se procurant de l'ecstasy, et en lui offrant, ne fait probablement pas partie de celles que nous aurions naturellement envisagées. Et pourtant c'est bien le projet de Moritz, tenter de tout faire pour attirer à nouveau l'attention de Lisa, qui a bien changé depuis son retour des Etats-Unis et semble désormais plus proche de Daniel le "beau gosse dealer" du lycée. Le retour en Allemagne, après une année outre-Atlantique, et à la vie d'avant semble compliquée pour Lisa... Mais revenons à son ex-amoureux, Moritz. Il se présente lui-même comme étant un "geek" en décalage avec les autres élèves du lycée qui n'utilisent les nouvelles technologies et réseaux sociaux que pour des raisons futiles proclame-t-il. Moritz a lui de plus grands projets pour devenir le "big boss" et partir loin de Rinseln, petite ville provinciale d'Allemagne où il se sent à l'étroit. Avec son grand ami Lenny, qui maîtrise l'informatique aussi bien que lui, ils ont un projet de site de vente en ligne de matériels de "gamers". Mais plutôt que d'approfondir ce projet ambitieux, Moritz décide d'utiliser toutes les économies de leur duo de startupeurs en herbe pour acheter tout un lot d'ecstasy auprès de Buba, le fournisseur albanais de Daniel (le "beau gosse dealer" du lycée), personnage qu'on identifie assez vite comme un revendeur dangereux. L'aventure commence là, avec ce stock d'ecstasy qui reste sur les bras de l'adolescent et dont il doit se débarrasser à défaut d'avoir pu, suite à un concours de circonstances, en offrir à son ex-copine Lisa...

Nous pourrions à présent faire la liste de toutes les stratégies à disposition de Moritz pour récupérer l'argent dépensé un peu vite, et en grande quantité, pour acheter son lot d'ecstasy, mais celle d'une revente en ligne de ces comprimés de MDMA apparaîtrait probablement dans les premières, d'autant plus qu'on a affaire dans cette série allemande à un monde d'hyperconnexion dont profite allègrement notre héros et dans lequel il semble aussi alaise qu'un poisson dans l'eau... Son objectif reste malgré tout tou-

**« Je pensais lui offrir
de l'ecstasy en guise
de cadeau de
bienvenue.
Pour lui prouver que
je suis prêt à tout
pour m'amuser... »**

Moritz, épisode 01

« Maman, les gens prennent de l'ecstasy pour être eux-mêmes. Et avaler deux anxiolytiques par jour avec du vin, c'est mieux ? » »

Lisa à sa mère, épisode 02

jours le même, à savoir reconquérir Lisa qui depuis qu'elle est revenue des Etat-Unis se pose beaucoup de questions et semble trouver dans une consommation d'ecstasy festive, mais plus qu'occasionnelle, une échappatoire à une famille "dysfonctionnelle" et à des questionnements existentiels. Lisa peut au moins se raccrocher à un gros neurone en peluche que lui a offert son ex-copain Moritz, neurone qui ne la quitte plus...

Allez donc c'est parti pour la création sur le darknet d'un site de vente en ligne de ces comprimés d'ecstasy à disposition et en nombre. L'intérêt du darknet est bien entendu de se positionner sur un réseau accessible à des initiés, limitant la traçabilité des connections et échanges commerciaux, et empêchant de remonter à l'éditeur d'origine des données, en l'occurrence le créateur de l'interface d'un site de vente en ligne de stupéfiants, "Mydrugs", ainsi nommé par Moritz. Les acheteurs d'ecstasy peuvent se procurer le produit anonymement et paient en cryptomonnaies comme le bitcoin... Lenny, l'ami de Moritz s'associe finalement à l'affaire. Les deux adolescents comptent bien vendre le maximum de comprimés pour se faire un maximum d'argent avant de finir le lycée et s'ouvrir alors de nouveaux horizons loin de cette petite ville dont ils pensent avoir fait le tour... Le site fonctionne comme n'importe quelle boutique en ligne. Les produits sont présentés via des photos et descriptifs et sont prêts à être achetés. Pour toutes les questions de sécurité et de fonctionnement que pourraient se poser les visiteurs du site et potentiels acheteurs, une page questions/réponses est disponible pour les rassurer. La livraison maison passe par les relais de poste et garantit une discrétion irréprochable... Bien entendu, le business est risqué, et les deux jeunes entrepreneurs le savent bien, mais à 17 ans on se croit déjà invincible. Ce ne sont pas les alertes et menaces du fournisseur, réclamant le reste de l'argent dû pour l'achat du stock de départ, qui fait peur aux deux adolescents. Mais attention, car en attendant, Daniel, le lycéen dealer, s'est fait arrêter par la police avec quatre comprimés d'ecstasy dans les poches et, pour ne pas être inquiété, n'est pas loin de dénoncer son fournisseur, le même que celui de Moritz donc, ce qui risque de fragili-

ser la filière à défaut de la tracer et de remonter jusqu'aux deux adolescents apprentis dealers...

On ne se lance pas dans un tel business sans intégrer le fait que ce ne sera sûrement pas un long fleuve tranquille et que des déconvenues plus ou moins sévères seront fatalement au rendez-vous. Premier problème : le fournisseur d'origine, le fameux Buba, pointe le bout de son nez et réclame d'être associé au business pour recouvrer la somme qu'on lui doit encore. Il va donc falloir faire avec lui et avec un partage équitable des recettes. Deuxième problème : les comprimés sont visiblement de très mauvaise qualité, au vu des retours virulents et insultants sur le site, et contiennent des substances bien plus douteuses que la MDMA... Lenny ne veut plus vendre un produit dont il ne connaît pas les effets et décide de tester un des comprimés. Cela ne lui réussit visiblement pas du tout, et après une montée des plus excessive, la descente est à la même hauteur. Il faut donc changer de stratégie, se trouver un autre fournisseur, et viser une qualité plus stable, garante d'une bonne marche des affaires... Il se trouve que Moritz est contacté par un client, aussi producteur, qui lui propose de le fournir en produits de bien meilleure qualité. Après quelques vérifications très sommaires d'une confiance réciproque pourtant indispensable, l'affaire est conclue. Quand on commence à entrer dans l'illégalité, il arrive que les prises de risque qui suivent soient sous-évaluées... Les comprimés d'ecstasy, toujours les mêmes, sont livrés, ou plutôt largués, par avion au milieu de nulle part, en pleine campagne. Il va donc falloir désormais rompre avec l'ancien livreur Buba après lui avoir réglé son dû. Heureusement pour Moritz et Lenny que ce dernier finit par être arrêté par la police (qui se trouve être incarnée par le père de Moritz) sur dénonciation de Daniel le lycéen...

**« Lenny, t'avais raison.
On ne tiendra pas
longtemps si les clients
ne sont pas satisfaits.
Et ils ne seront pas
satisfaits si on vend des
produits médiocres. »**

Moritz, épisode 03

Essayer de se prendre pour quelqu'un d'autre est à la portée de tout utilisateur de réseaux sociaux. Il suffit pour cela de se créer un profil, d'y introduire toutes des données et images préalablement sélectionnées et publiées en continu, quelle que soient leur véracité, et espérer en retour quel-

ques micro-shoots de dopamine à chaque "like", activant ainsi à répétition le circuit de récompense du cerveau. Mais par contre, essayer de se faire croire que l'on est potentiellement des boss du trafic, ce n'est qu'à la portée dans l'immédiat de Moritz et Lenny qui visent toujours plus haut. Quand ses amis lycéens jouent en réseaux sur le net ou échangent sur les réseaux sociaux, et se créent ainsi de nouveaux réseaux "d'amis" virtuels (Que de "réseaux" dans leur environnement proche!!), Moritz échange, lui, avec des inconnus sur les forums de satisfaction de son site, et se crée ainsi aussi un nouveau réseau "d'amis", réseau qui lui échappe dans la "vraie vie". Les ventes s'accroissent certes sur le site Mydrugs mais les risques encourus vont de pair, risques contre lesquels il faut se protéger. Au lieu de cela, Moritz propose à son ami Lenny de se lancer sur le "clearweb", c'est-à-dire le net ouvert à tous, afin d'élargir ainsi la cible commerciale et atteindre les montants de revenus espérés avant de laisser tomber l'affaire et passer à autre chose. Il s'agit aussi pour lui de "sortir de sa zone de confort", comme il le dit, de se diversifier et de vendre des comprimés plus variés dans leurs formes et coloris. Un nouveau fournisseur hollandais apparaît alors dans leur environnement. Ses locaux ressemblent à ceux d'une start-up très stylée, dirigée par un homme et deux femmes dont l'apparence est trompeuse et qui sauront se positionner et éliminer la concurrence sans tergiverser...

« Interdire, c'est jamais une solution. Juste parce que la société décide de ce qui est autorisé ou non, on trouve tous normal d'interdire les choses comme la drogue... »

Moritz, épisode 04

Bien entendu, la tournure que prendront les événements sera tout autre que celle envisagée par les deux adolescents au début de l'aventure, et des amis à eux seront bien plus impactés qu'ils l'auraient souhaité. Moritz et Lenny ne se retrouvent pas toujours sur le niveau de risque à prendre et à assumer par la suite. Un peu dans le même état d'esprit que dans la fameuse série *"Breaking Bad"*, mais sans aller aussi loin bien sûr, *"How to sell drugs online"* tente l'approche d'un personnage que rien ne destinait au trafic de drogues mais dont l'ambition dépassera largement les objectifs de départ. A l'image de Mister White de *"Breaking bad"*, Moritz finit par perdre le contrôle de la situation. Quand un accident sérieux de consommation survient par exemple, accident qui touche une de ses amies proches, le ly-

céen culpabilise certes, mais tente tout de même de se dédouaner en expliquant qu'il n'a jamais dit que les produits étaient inoffensifs et qu'il a fait sa part du boulot d'informations en indiquant sur son site les recommandations d'usage et de réduction des risques... Mais peut-être aussi parce qu'il veut questionner avec justesse les règles établies, il se lancera par exemple en classe dans une remise en cause des politiques prohibitionnistes, avec des propos publics relayés ici qui ont rarement leur place, surtout dans la bouche d'un adolescent, dans les séries télévisées... Il est à noter que chaque épisode, ou presque, de cette saison, qui en compte six, commence par la réception d'un colis chez un client. Les effets ressentis par les usagers sont présentés en accéléré, mais les images qui défilent n'éluent ni les effets recherchés, ni les effets indésirables, ce qui confère à celles-ci une certaine objectivité, même si tout est un peu trop exacerbé dans un sens ou dans l'autre...

Dans cette série, la fiction, basée semble-t-il sur une histoire vraie, ne se contentera pas de rester en surface. Des informations sur les produits sont distillées intelligemment et avec humour parfois, sans que la part des risques et dommages potentiels écrase la part des satisfactions recherchées et motivations d'usage et de trafic, à petite ou grande échelle, inhérentes à cet âge si particulier de construction qu'est l'adolescence. On attend donc la saison numéro deux sans aucune crainte...



How to Sell Drugs Online (fast)

Une série télévisée de Philipp Kässbohrer et Matthias Murmann

Saison 01 - 6 épisodes

Diffusion Netflix à partir du 31 mai 2019

Aller plus loin

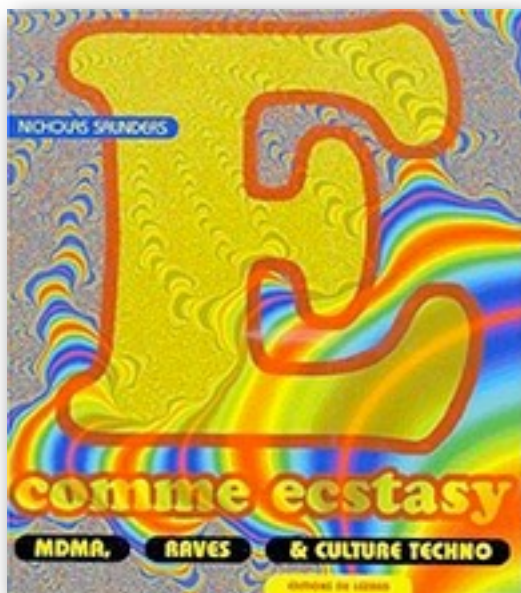


Breaking Bad

Une série télévisée de Vince Gilligan

Diffusion AMC 2008-2013

62 épisodes



E comme Ecstasy

MDMA, raves et culture techno

Un ouvrage de Nicholas Saunders

Editions du Lézard, 1998



DOPAGE MUSICAL

A propos d'un article dessiné
de François Thomazeau et Vincent Sorel
publié dans la revue dessinée n°24

D

ans un univers musical que beaucoup imaginent à l'abri de tout usage de psychotropes, pas de raison de se priver, même si c'est avec discrétion, de béquilles chimiques pour lutter contre la tension, le stress, la fatigue, la pression que l'on nous impose ou que l'on s'impose. Ici, à la rencontre de musiciennes et de musiciens classiques, mais aussi de professionnelles et de professionnels du chant lyrique, on découvre que c'est le métier qui fait l'usage et que ce dernier n'a donc rien à voir avec le hasard ou la tendance du moment. La consommation d'alcool, d'antidépresseurs, d'anxiolytiques, ou de Bêtabloquants, pour ne citer que les psychotropes légaux, est motivée par une nécessité d'assurer un travail intense qui exige précision, concentration et détente... Se confier sur ses usages, dans un milieu qui cultive parfois l'omerta concernant ces produits, ce n'est pas si courant. Alors espérons que les témoignages recueillis par les deux auteurs de cet article dessiné ne fassent pas que lever le voile sur des pratiques que tout le monde connaît finalement, mais qu'ils permettent de libérer la parole pour que les artistes professionnels, en difficulté dans la pratique de leur métier et les usages qui peuvent y être associés, puissent être accompagnés au mieux...

Commençons par Isabelle, altiste qui ne se promène jamais sans sa boîte de propranolol, bêtabloquant utilisé en principe en cas de troubles cardiaques pour ralentir le cœur, mais dont l'usage, détourné ici, permet de lutter contre le trac et les tremblements. Ce médicament, elle n'est pas la seule à en consommer. Ses collègues profitent également des bienfaits de la molécule active et s'inscrivent, comme Isabelle, dans ce qu'elle appelle une culture du "médoc" bien installée dans le milieu. Les études semblent confirmer cette banalisation des bêtabloquants pour les auditions et concours, mais aussi pour les concerts, que les musiciens soit solistes ou pas... Il pourrait paraître étonnant que ces prises de psychotropes soient compatibles avec le niveau d'exigence et l'obligation de performance inhérente à ce milieu musical, mais elles constituent pourtant en quelque sorte un moindre mal. Le trac, avec l'accélération cardiaque et les tremblements qui l'accompagnent, ne fait pas toujours bon ménage avec les prouesses techniques et artistiques... Quoi qu'il en soit, beaucoup de non-

dits autour de ces usages, mais aucune stigmatisation non plus heureusement de consommateurs qui se fondent dans la masse des usagers. Blair Tindall, joueuse de Hautbois américaine, auteure d'un ouvrage publié en 2005, et intitulé *Mozart in the jungle*, explique que les représentations sur les bêtabloquants ont bien changé depuis une dizaine d'années et qu'ils ont été désacralisés et dédiabolisés du fait qu'un pourcentage non négligeable de la population américaine s'en fait prescrire assez facilement...

Bien entendu, quand il s'agit de béquilles chimiques, les bêtabloquants ne sont pas les seuls à faire l'affaire. Les corticoïdes, l'alcool, le cannabis ou la cocaïne ont aussi leurs adeptes pour soulager les cordes vocales, se détendre, décompresser, ou lutter contre la fatigue. Un certain nombre d'artistes de renom d'hier sont connus non seulement pour la pratique d'excellence de leur art, mais aussi pour leurs usages divers et variés... Des artistes d'aujourd'hui, comme le ténor Endrik Wottrich par exemple, n'hésitent pas à parler de dopage puisqu'il s'agit de booster des performances. Benoit Menut, compositeur enseignant, explique, lui, que ce qui pourrait être identifié comme des usages culturels dans le Rock, et donc assumés, voire même, glorifiés, sont beaucoup plus cachés dans la musique classique, même si ce n'est qu'un secret de polichinelle. Ces usages sont ici beaucoup plus associés à une adaptation au fonctionnement d'un milieu qui n'est pas tendre avec ses professionnels et ne les ménage pas toujours. Les enjeux artistiques et financiers sont souvent importants, et la concurrence pousse au dépassement de soi, accompagné chimiquement. Cette exigence n'est pas réservée qu'aux jeunes musiciens ou artistes lyriques. Tous les âges sont donc concernés par les usages avec des impacts sanitaires sur la durée qui ne sont pas à prendre à la légère...

Raphaël Sikorski, professeur de chant, considère que les chanteurs lyriques sont des sportifs de haut niveau, sans pour autant associer leurs usages à du dopage. Il met surtout en avant les risques encourus et essaie de les prévenir. Il nous explique que les corticoïdes par exemple n'ont pas d'impact négatif sur le moment, mais peuvent en avoir par la suite en abîmant les cordes vocales. Les blessures ne sont pas rares malheureusement... Isabelle, l'altiste, pense, elle, que les produits affectent la musicali-

té et tue l'émotion ainsi que la fraîcheur. Mais en même temps le trac contracte le musicien et nuit à la souplesse du jeu... Bien entendu, l'idée est de pouvoir trouver des alternatives à la prise de produit pour vivre au mieux son métier. Des méthodes douces comme par exemple la relaxation, l'imagerie mentale ou la méditation se répandent. Mais le souci est que la prescription médicale reste elle aussi assez répandue. Les médicaments agissent sur le court terme là où des alternatives agissent sur le long terme. Les intervenants dans cette enquête illustrée regrettent alors le manque de suivi et d'accompagnement, et ce dès l'entrée dans les écoles ou conservatoires. La pression commence dès le plus jeune âge chez des artistes en herbe passionnés qui sont prêts à beaucoup de sacrifices pour atteindre les sommets... Quand l'art musical se conjugue sans compromis avec un souci de hautes performances, et qu'il n'accepte plus les accidents et failles qui colent à la peau des artistes et ont aussi à voir avec l'émotion qu'ils dégagent, l'homme "augmenté" et "froid" gagne du terrain. La fragilité d'une interprétation, qui fait aussi sa poésie, peut soit être entamée par l'usage de produits, soit au contraire être portée par eux. Choisir de consommer ou pas, ce n'est pas choisir son camp, c'est faire au mieux avec ce que l'on nous propose, ce que l'on exige de nous, et ses propres aspirations...

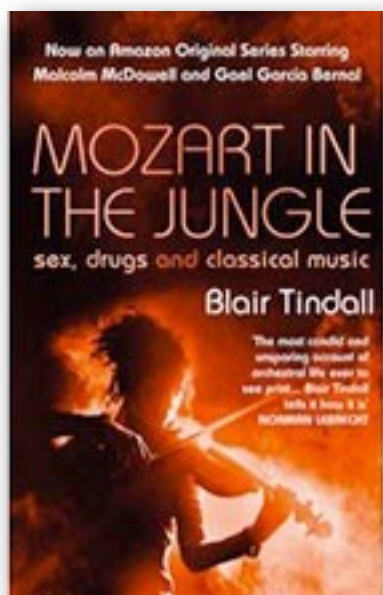


Les dopé.e.s de l'orchestre

Un article dessiné de François Thomazeau
et Vincent Sorel

publié dans la Revue dessinée n°24 (été 2019)

Aller plus loin



Mozart in the jungle

Un ouvrage de Blair Tindall

Edition poche Atlantic Libri (en anglais), 2006



Take your pills : intelligence sur ordonnance

Un documentaire de Alison Klayman

Diffusion Netflix, 2018



QUAND LE CANNABIS ÉTAIT ILLÉGAL

A propos de l'ouvrage de Xavier Deleu
et Stéphanie Loridon

paru aux Editions Hugo Doc

Big Marijuana - Quand le deal devient légal

L

e temps viendra où parler de prohibition du cannabis se fera au passé. Le mouvement de légalisation est lancé et difficile d'imaginer que l'on reviendra en arrière. Bien entendu, certains pays y viendront plus tardivement que d'autres, même en Europe, on peut penser que la France fera de la résistance, orgueilleuse comme elle est. Elle regardera le train passer, impassible, en essayant de se faire croire qu'il n'avait pas fière allure... Cet ouvrage, qui prend le relais d'un documentaire diffusé sur ARTE en avril et titré : *Cannabis, quand le deal est légal* (Voir article le présentant dans DOPAMINE #04), commence par faire le constat d'une incapacité des états à juguler le flux de psychotropes sur le marché, cannabis en tête. La consommation de ces produits s'est accrue en même temps que la guerre que l'on menait au trafic et à l'usage s'intensifiait. Les premières lois de prohibition remontent au début du XXème siècle, mais l'on peut parler d'accélération de cette lutte contre les drogues à partir des années 60, avec une solennisation médiatique des enjeux et objectifs d'éradication. En voulant prendre la main sur cette problématique en prohibant, les états ont perdu le contrôle. Toutes les initiatives présentes et à venir de légalisation vont donc véritablement dans le sens d'une reprise de ce contrôle, et participent d'une responsabilisation des gouvernements. En Europe par exemple le Luxembourg va mettre en place sous peu un marché légal du cannabis réservé à ses citoyens. Les Pays-Bas vont eux expérimenter une légalisation officielle dans certaines villes. D'autres projets sont à l'étude en Allemagne... En bref, les conventions internationales commencent à perdre de leur crédibilité tant elles sont ignorées par les pays qui ont ou vont franchir le cap. Ces conventions reposent sur des considérations qui datent désormais et n'ont que peu à voir avec la sécurité sanitaire et sociale des peuples... Cet ouvrage s'attache donc à faire le tour du monde des politiques qui ont avancé sur ce dossier...

« Elles prennent (prohibition, repression et criminalisation), dans les années 60, des allures de guerre du Nord contre le Sud. Guerre des pays développés, consommateurs de drogues, contre les pays en voie de développement, producteurs-exportateurs. »

Extrait p.19

Pour commencer, faisons honneur à la nation précurseuse en la matière, à savoir l'Uruguay qui fin 2013 décide de faire cavalier seul en rompant

avec des traités internationaux trop contraignants. Le 10 décembre était définitivement adoptée par le Sénat une loi de légalisation du cannabis à usage récréatif. Ici, pas question de gros sous, ou du moins pas question que ce soit le marché privé industriel qui s'empare du business. L'état *"contrôle désormais, et régule, l'importation, l'exportation, la plantation, la culture, la récolte, la production, l'acquisition, l'entrepôt, la commercialisation et la distribution du cannabis et ses dérivés."* L'initiateur de cette politique n'est autre que le président uruguayen de l'époque, à savoir Pepe Mujica qui compte bien à ce moment-là mettre fin au "monopole des mafias" en éloignant les consommateurs du marché noir. Il surfe sur la sensibilité progressiste d'un pays qui n'en est pas à son coup d'essai en termes de régulation après celles des jeux d'argent, de la prostitution et de l'alcool dans les années 30... Les Uruguayens ont le droit de cultiver chez eux mais n'ont pas celui de produire plus de 480 grammes de cannabis par foyer. Comme en Espagne, des cannabis clubs peuvent voir le jour et on en compte plus d'une centaine à ce jour. Mais le gros de la production est confié à deux entreprises privées désignées par l'état et chargées de fournir en cannabis les officines qui le vendent aux usagers dans la limite de dix grammes par semaine, et quarante grammes par mois. Le taux de THC est aussi limité. Malheureusement, peu de pharmacies ont à ce jour rejoint le programme, et celles qui l'ont rejoint subissent souvent des pénuries.

« Premier de cordée, le pays expérimente in vivo les difficultés de la mise en oeuvre d'une politique réglementaire non commerciale... ...Le marché parallèle domine toujours en raison d'un déséquilibre majeur entre l'offre et la demande. »

Extrait p. 160

L'état a en effet aussi restreint la production des entreprises mandatées qui se tournent alors vers le business du cannabis à usage thérapeutique, bien plus rentable... Quand la disponibilité du produit sur le marché légal n'est pas assurée, les consommateurs se tournent naturellement vers le marché illégal qui est loin d'avoir été malheureusement endigué. Malgré cette problématique, qui devrait se résoudre prochainement avec une ouverture du marché à cinq nouvelles entreprises productrices, les consommateurs qui se fournissent sur le marché légal plébiscitent un cannabis de bien meilleure qualité que celui vendu "dans la rue". Par ailleurs, les policiers ont vu leur travail évoluer vers une orientation de leurs opérations en amont du trafic plutôt qu'en

aval... L'Uruguay réfléchit désormais à l'étape suivante qui serait la régulation d'autres psychotropes comme la cocaïne qui continue à affluer des pays limitrophes. Difficile pour ce petit pays coincé entre le Brésil et l'Argentine de réussir sans faille une politique innovante, d'autant qu'il est dans l'immédiat le seul dans l'immensité du continent sud-américain à avoir tenté l'aventure. Les règles instaurées, assez contraignantes, mériteraient peut-être d'être assouplies. Mais où placer le curseur pour pouvoir répondre à la demande sans que les industriels s'emparent du marché et dictent leurs lois ?...

Sur le continent nord-américain, les législations mises en place sont bien plus libérales, et l'offre et la demande arrivent à se rencontrer sans contrainte... Le Michigan est l'un des derniers états américains à avoir adopté la légalisation du cannabis à usage récréatif par la voie de ce que l'on appelle les initiatives citoyennes. Recueillir un certain nombre de signatures permet de lancer un référendum. Ici c'est le "oui" à la proposition de légalisation qui l'a emporté. Les partisans de ce "oui" ont mis en avant un certain nombre d'arguments qui avaient déjà été utilisés avec succès dans les neuf autres campagnes des Etats qui ont légalisé. Ces arguments sont portés par des lobbyistes comme Brian Vicente, fondateur de la National Cannabis Industry Association (NCIA) regroupant un ensemble d'industriels du cannabis. Bien entendu l'argument de poids était la manne financière que représentaient les taxes prélevées sur la production et la vente, taxes redistribuées en grande partie dans l'éducation. Un autre argument eu beaucoup du crédit auprès des Américains, comme ce fut le cas en Uruguay, celui d'une meilleure orientation du travail de la police...

« Lorsqu'on incarcère un violeur ou un braqueur de banque, on met un coup d'arrêt aux crimes qu'ils étaient en train de commettre. Mais quand on met un dealer en prison, on crée simplement une opportunité d'emploi pour une autre personne. »

Neill Franklin, directeur exécutif de LEAP (association de policiers et de juges anti-prohibition) Extrait p.36

Le Michigan étant l'un des derniers états à avoir franchi le cap, difficile dans l'immédiat d'avoir du recul sur le succès de sa politique de légalisation, même si les derniers mois sont prometteurs... En revanche, au Colorado, on peut entrer de plain-pied, et avec bien plus de recul, dans les résultats d'une réforme législative qui a vu le jour il y a plus de cinq ans désor-

mais. Depuis le premier janvier 2014, tout majeur de plus de 21 ans peut entrer dans un cannabis-shop ayant obtenu une licence. Les "budtenders" comme on appelle les vendeurs ici, "*sont là pour éduquer les consommateurs sur les produits, alors qu'un dealer est pressé de terminer sa vente*" nous explique une gérante de magasin qui défend la vente d'un produit de qualité, testé régulièrement. La substance est bien plus diversifiée dans ses modes de consommation, ses goûts, ses dosages (souvent plus chargés en THC) que sur le marché illégal, mais est moins chère. Difficile alors pour les dealers traditionnels d'être concurrentiels, mais difficile aussi pour eux de se positionner sur ce nouveau marché moins accessible en raison des investissements de départ plus élevés... Concernant les taxes prélevées par l'Etat du Colorado, elles sont conséquentes. Les licences ont tout d'abord un coût pour les cannabis-shop. De plus les cultivateurs payent une taxe de 15% à l'expédition vers les lieux de vente. Le consommateur donne, lui, 15% à l'Etat au moment de l'achat de son cannabis... Les revenus du Colorado sont en tout cas en forte progression depuis le début de la légalisation et ont presque atteint les revenus de taxation de l'alcool et du tabac cumulés. En 2018, ce sont 266 millions de dollars qui

« Nous souhaitons encourager la création d'emplois et d'entreprises, sans mettre en danger la santé publique et sans inciter les gens à avoir des comportements inadaptés, c'est assez subtil et compliqué... »

Michael Hartman, directeur du département des recettes de l'Etat du Colorado - Extrait p.69

ont été récoltés par l'Etat, dont une partie a effectivement été affectée à l'éducation. L'absence de poursuite des consommateurs a permis aux policiers de se consacrer à d'autres tâches, et le taux de résolution des homicides est en augmentation. De plus le marché de l'emploi est en forte progression dans un secteur en plein développement... Mais bien entendu, légalisation ne veut pas dire libéralisation totale. Il y a un juste équilibre à trouver entre développement d'un marché économique, et tout ce qu'il peut apporter économiquement et socialement à un Etat, et protection de la santé des citoyens. Heureusement,

contrairement à ce que craignaient les opposants à la légalisation, la consommation de cannabis chez les adolescents n'a pas bougé et celle des adultes a très peu augmenté... Bien entendu les services de santé de l'Etat du Colorado restent vigilants.

Au-delà des chiffres, bien entendu encourageants quand il s'agit de quantifier les sous que rapporte aux états la légalisation du cannabis à usage récréatif, encore faut-il comprendre et identifier qui en bénéficie. Comme il l'a déjà été dit précédemment, dans l'immédiat ce ne sont pas les communautés concernées habituellement par le deal illégal qui se sont positionnées sur ce marché émergent du cannabis légal. Aux Etats-Unis, comme au Canada, qui a légalisé tout récemment, ce sont de grands groupes, Canopy Growth en tête au Canada, qui se sont emparés de ce marché et imposent leurs lois commerciales à grand renfort d'un lobbying agressif. Les industriels canadiens avaient préparé cette légalisation en se positionnant, il y a cinq ans déjà, sur le marché du cannabis à usage thérapeutique. Ils ont donc pris de l'avance sur les petits producteurs qui ne font malheureusement pas le poids. Cette industrie s'appuie sur les mêmes fonctionnements que celle du tabac et de l'alcool avec lesquelles elle passe d'ailleurs des accords. Il est donc important là encore que l'état garde le contrôle pour que l'esprit de la légalisation, défendu par exemple par Ethan Nadelmann, fondateur de la Drug Policy Alliance (DPA), organisation financée par des milliardaires philanthropes de renom, ne soit pas dévoyé, si ce n'est déjà fait, par l'appât du gain. Cet esprit, défendu par les militants pro-légalisation, repose en grande partie sur l'idée de respect des droits de l'homme et de responsabilité personnelle et collective, inconciliable avec la criminalisation des usages de drogues...

« Personne ne devrait être puni ou discriminé sur la base des substances qu'il choisit de consommer. L'Etat ne devrait pas avoir le droit de vous priver de votre liberté, de confisquer votre maison ou de vous séparer de votre famille parce que vous prenez de la drogue... »

Ethan Nadelmann - Extrait p.80

Quand on parle des droits de l'homme, il n'y a aucune raison d'en exclure les cultivateurs de cannabis mexicains sous l'emprise des cartels. Bien entendu, le développement du marché légal du cannabis en Amérique du Nord ne fait pas les affaires de ces cartels, principaux fournisseurs jusqu'à présent des "gringos". Retirer ce business des organisations criminelles est bien entendu un objectif louable, à condition d'accompagner les cultivateurs, qui n'ont rien de criminels eux, vers des cultures de substitution. Il est possible aussi que le nouveau gouvernement mexicain, dirigé par le président Andrés Manuel López Obrador, aille au bout de son ques-

tionnement et décide un jour peut-être de franchir aussi le cap de la légalisation. La culture traditionnelle du cannabis dans certaines régions sera peut-être alors défendue et protégée comme l'est par exemple celle de la coca en Bolivie... En attendant, cette culture du cannabis se raréfie car moins rentable qu'avant. L'on constate par contre curieusement que se dé-

« Le premier objectif de la guerre des drogues était de protéger les enfants des familles mexicaines. Et cela n'a pas été accompli, parce qu'un monde sans drogue est un objectif impossible. Les humains ont une propension à l'intoxication... »

*Froylan Enciso, chercheur mexicain
- Extrait p. 115*

veloppe une contrebande de produits dérivés du cannabis, en provenance des Etats-Unis, produits réservés eux, pour des questions de prix, à la classe moyenne ou supérieure mexicaine. Ce créneau n'est pas celui sur lequel se positionnent les cartels qui se tournent plutôt vers le trafic d'héroïne pour répondre aux besoins de la population américaine victime de la crise des opioïdes. Les champs de pavot remplacent donc petit à petit les champs de marijuana... Bien sûr, tant que la légalisation restera cantonnée au cannabis, l'on ne pourra pas empêcher les organisations criminelles de se positionner un

peu plus sur les marchés d'autres stupéfiants, ou sur d'autres secteurs illégaux. Mais ce n'est pas une raison bien entendu pour rester figé dans des politiques de prohibition qui ne mènent à rien...

Il y aura toujours à redire évidemment sur les différentes formes que prennent et prendront à l'avenir ces politiques de légalisation et leurs potentiels travers, mais elles ont le mérite de tenter de faire bouger les lignes et permettent surtout de sortir les usagers du cercle de la répression et de la stigmatisation. Aucune légalisation ne peut être la panacée, et il est important d'accompagner au mieux cette reprise du contrôle de la production, de la vente et de la consommation pour ne laisser personne sur le bas-côté et essayer d'en retirer, tant faire se peut, le meilleur en termes de gains économiques, sociaux et sanitaires. Nous n'en sommes qu'au tout début de ces tentatives, mais gageons qu'à terme on en retirera des bénéfices en quantité et en qualité inversement proportionnels aux dégâts causés jusqu'ici par la prohibition... Les contours vertueux d'une légalisation se dessinent au fur et à mesure des expériences successives, alors espérons que le mouvement se répandra suffisamment en Europe pour qu'à l'avenir les gouvernements français ne soient plus aussi frileux...



Big Marijuana
Quand le deal devient légal

Un ouvrage de Xavier Deleu et Stéphanie Lorida
Editions Hugo Doc, mai 2019
261 pages - 17,95 euros

Aller plus loin



Cannabis : quand le deal est illégal

Un documentaire de Xavier Deleu
et Stéphanie Lorida
Diffusion ARTE, avril 2019



Prendre le contrôle : sur la voie de politiques efficaces en matière de drogues

Un document de la Global Commission
on Drug Policy, 2014



AU MÊME MOMENT...

A l'occasion de la publication dans *Mediapart*
d'un portfolio de Romain Laurendeau
Génération Mister Nice Guy :
une jeunesse palestinienne sous emprise

A

u même moment en Cisjordanie le photographe Romain Laurendeau peut poursuivre, grâce au prix Isem (Image Sinhu- lières - ETPA-Mediapart) son travail en cours auprès de jeunes palestiniens touchés par des usages problématiques de cannabis de synthèse. Les images présentées ici sur Mediapart se concentrent sur les prises de vue réalisées dans un "centre de désintoxication" dont l'allure est plus proche de celle d'un centre de détention que de celle d'un centre de balnéothérapie. C'est entre Al-Eizariya et les colonies israéliennes, que l'association Al-Sadiq a implanté son centre d'accueil, un sous-sol et deux étages en briques blanches surplombant le mur de séparation entre la Cisjordanie occupée et le territoire d'Israël... La vue est dégagée mais n'offre pas de paysages invitant à la contemplation et à l'apaisement...

Rien d'autre à faire ici que de se laisser porter par le courant du temps qui passe, lentement, très lentement, avec comme seuls compagnons l'ennui et la religion que l'on pratique au jour le jour pour tenter d'anesthésier le manque ou du moins se donner le courage de l'affronter. Il n'existe aucun produit de substitution au stupéfiant consommé par beaucoup de pensionnaires avant leur arrivée, à savoir du cannabis de synthèse comme le "Mister Nice Guy" qui accompagnait souvent l'usage d'autres psychotropes. Ce sont ces polyconsommations qui les ont amenés dans ce lieu de sevrage "à la dure". Même si les traitements de substitution existent bien entendu pour d'autres produits que le cannabis de synthèse, ils ne sont pas à disposition ici quoiqu'il arrive... Un seul psychotrope a le droit de séjour entre les murs, c'est le tabac, et il est le bienvenu. Il permet de tuer l'ennui à petit feu en alignant clopes sur clopes, seuls biens de consommation courante à disposition et objets d'échanges et de convoitises entre pensionnaires... Quelques privilégiés, usagers pensionnaires, assistant les gardiens dans leur tâche de surveillance, ont le droit de sortir dans la cour pour jouer au ballon. Pour eux, un peu d'air pur avant de retourner dans l'espace confiné du centre. Une salle de gymnastique est aussi installée au sous-sol mais ne bénéficie qu'à quelques détenus, car c'est bien ainsi que l'on peut malheureusement les appeler...

Le centre d'accueil fonctionne comme un centre de détention fermé qui impose des règles strictes et incontournables. La punition est le maître mot pour des usagers en sevrage récalcitrants ou en crise de manque. Une cellule de deux mètres carrés les attend alors, bien loin du confort tout relatif des dortoirs qui accueillent quelques lits... Si les crises sont trop violentes, les gardiens useront de la force pour calmer illico presto des pensionnaires turbulents ou violents... Même pendant les séances de thérapie collective, animées par des étudiantes et des étudiants en psychologie, séances commençant par des exercices de réveil musculaire, on doit faire les choses dans les règles. Nous ne verrons pas grand-chose dans ce reportage photographique du fonctionnement de ces groupes de thérapie, mais espérons que la parole y soit libre et que les usagers soient dans les meilleures dispositions pour se confier, ce qui ne semble pas évident au premier abord...

D'où viennent ces pensionnaires ? Par qui ont-ils été amenés ? Combien de temps vont-ils séjourner là ? L'objectif d'abstinence totale, du moins de stupéfiants, est-il tenu, et surtout efficace ? En dehors de ce fameux Mister Nice Guy qu'ils ont consommé à outrance pour soulager probablement les douleurs psychologiques en lien avec leur situation de vie, quels sont les autres produits concernés ? Nous n'en saurons pas forcément plus dans le lot de photographies restant à paraître, mais les images suffisent parfois à faire au moins le constat de conditions d'accueil qui, sous couvert de soin des usagers, ignore leurs douleurs ou considère sûrement qu'elles font partie du processus de sevrage... Bien entendu, il faut tenter de sortir de nos repères d'Occidentaux, privilégiés en quelque sorte, et essayer simplement de construire des passerelles d'expérience d'accompagnement et de réduction des risques. Ces passerelles ne pourront se solidifier dans le temps qu'à condition de sortir du paradigme d'une lutte contre la drogue qui ressemble à une lutte contre des usagers à qui l'on retire des droits fondamentaux et une dignité qui ne sont pas sans avoir pourtant une certaine efficacité dans le sevrage, qu'il soit total ou partiel...

Image d'illustration : Facebook Mr nice guys auto sales Alaska LLC



***Génération Mister Nice Guy :
une jeunesse palestinienne sous emprise***

Extrait du reportage photos en cours de Romain Laurendeau
publié sur la plateforme Mediapart, juin 2019

Aller plus loin



***les
inRockuptibles***

Israël : la défonce sous les drapeaux

un article de Daphné Rousseau

publié dans le magazine des Inrockuptibles, 2013



En Birmanie, la guerre contre l'opium

Portfolio de Renaud Coulomb

publié sur Mediapart, avril 2019

(cliquez sur le logo pour accéder au lien)

Voir article concernant ce portfolio dans DOPAMINE #04,

Portfolio traitant des centres de désintoxication en Birmanie



CITÉ DOPAMINE #06

FICTION



CITÉ DOPAMINE #06

FICTION

Projetons-nous dans un temps ou dimension imaginaire. Dans cette ville-monde, les drogues sont le quotidien de chaque citoyen. Certaines sont légales, d'autres illégales. Certaines circulent depuis des années mais d'autres apparaissent régulièrement. Certaines nous sont familières, d'autres sont fictionnelles... Dans cette Cité imaginaire, les produits dont l'usage et le trafic sont autorisés ou alors prohibés ne sont pas toujours ceux auxquels on aurait pensé... Bousculons nos repères... Les pages qui suivent sont tirées du journal de bord d'un journaliste observateur, enquêteur et polyconsommateur de drogues. En balade dans la ville, un moment, une image volée, une fenêtre ouverte ou fermée, un événement, déclenche une narration : souvenirs, sentiments, envies, réflexions, sensations, découvertes, ou simplement récits d'événements...

Chaque numéro de cette série accompagne chacun des numéros de la revue DOPAMINE.



U

ne quantité de signatures fraîchement déposées sur les murs de la ville. Toutes plus lisibles les unes que les autres, avec le petit mot qui accompagne souvent pour expliquer la démarche, se faire entendre au risque d'être stigmatisé. Une quantité d'individus en manque de reconnaissance qui revendique leur droit à l'accompagnement. Ils ne consomment aucun produit, par choix ou raisons sanitaires, allergie ou autre, mais rien n'est mis en place pour les accueillir, leur donner la parole, essayer de comprendre leurs motivations et prendre appui pour trouver des alternatives à un usage de psychotropes puisqu'ils y sont opposés. Eux aussi ont le droit de prendre du plaisir, de soulager leur douleur, de trouver de quoi échapper un temps aux réalités quotidiennes, et ce sans paradis artificiel. Mais la Cité s'est installée dans les consommations, et la norme est devenue l'usage, que ce soit de produits légaux ou illégaux. Et si l'on ne passe pas par les produits, c'est par les activités à fort potentiel addictif. Alors quand on se trouve face à des abstinents de toujours ou du moment, on s'interroge sous cape du pourquoi et comment font-ils pour passer à travers les gouttes. Et y'a intérêt à ce qu'ils se justifient. Quand une consommation est devenue culturelle, elle supporte plus difficilement qu'on s'y oppose, et les lobbies font leur travail à grand renfort de campagne de décrédibilisation... Quand un droit est mis en place, on a vite fait de montrer du doigt ceux qui n'en profitent pas, et même les culpabiliser en invoquant le manque de "patriotisme culturel", tu parles d'une invention qui met de côté tant de monde... On, qui est un con, se pose des questions sur le manque de sensibilité des non-usager, ou sur leur réelle capacité à prendre du plaisir. On imagine un coeur froid dans un corps sain, qui n'a besoin de rien, ni de personne. Allez un petit effort Mesdames ou messieurs, ne serait-ce qu'un petit anxiolytique inoffensif, même si c'est

illégal désormais dans cette Cité, ça ne peut pas faire de mal d'aller mieux... Je me protège des cons qui tiennent à ce que je consomme beaucoup plus pour se remplir les poches, et de ceux qui veulent que je ne consomme plus du tout en prenant exemple sur les "no-use" comme on les appelle. Je n'ai pas à choisir mon camp, puisque nous sommes bien tous dans le même bateau à essayer de se supporter ou de supporter les autres, avec ou sans psychotropes qu'est-ce que ça peut bien faire. Et s'il s'agissait juste d'être accro à vie, on arriverait bien à se retrouver sur une même longueur d'onde, à savoir celle qui nous permet de garder le contact, même si c'est dans un monde virtuel qui a l'avantage d'empêcher de se faire mal quand on tombe... Je pose mes fesses, jambes croisées devant la télé pour mon moment de méditation quotidienne, faire le vide dans ma tête et dans mon corps devant une émission qui ne bousculera pas l'équilibre déjà instable de mon système nerveux central. Je laisse de côté, pendant ce temps-là, l'agitation de la Cité qui peut bien mettre en place toutes les politiques de légalisation ou de prohibition possibles et imaginables, mais ne m'empêchera pas de choisir ce dont j'ai besoin pour me réveiller ou m'endormir. Je demande qu'on me foute la paix quand je consomme, mais aussi quand je ne consomme pas Messieurs Dames contentez-vous de ce que vous avez au fond de votre gamelle sans me mettre la pression dans un sens ou dans l'autre. J'ai à faire du côté d'une résilience qui peine à se construire, mais qui doit se construire sans vous au-dessus de mon épaule déjà bien sollicitée. Mon esprit vagabonde et part en quête de nouvelles expériences psychoactives...

Quand on a la curiosité chevillée au corps, on n'échappe pas à l'ordre des usagers de meth pure, une confédération établie, ou du moins plus visible, depuis la légalisation. On se réunit en grande pompe, et en con-

naisseurs une fois par mois, ça discute, ça partage, ça s'agite autour de la glace pilée. Ce qui rassemblait, il y a peu, les puristes dans une cave, réunit désormais aussi les curieux comme moi dans une salle de bal prêtée par le gouverneur de quartier. On a droit au discours pompeux, à la philosophie de comptoir, alors qu'on sait bien qu'on est bien tous là pour une bonne partie de défonce psychoactive... Les produits consommés dans ce que j'appellerais une confrérie de fumeurs, vapoteurs ou sniffeurs de fond suivent un protocole de fabrication très strict. On cuisine en blouse blanche et toque sur la tête, en invoquant je ne sais plus quel dieu du mix. On ne rigole pas avec la méthamphétamine. On se transmet les bonnes recettes de pères en fils spirituels. Ce sont de grands maîtres de la chimie psychotrope qui animent de grandes messes où il est bon de se montrer, de participer pour avoir droit à son hostie cristalline en fin de parcours. Tout est fabriqué et consommé dans la soirée, car pas question de polluer le produit en l'exposant à l'environnement extérieur et aux citoyens de seconde catégorie. La meth est devenue la drogue de l'élite, et on fait attention de ne pas mélanger les torchons et les serviettes, oui même dans le monde des usages, le snobisme est roi. La légalisation n'a pas augmenté les usages, bien au contraire. Les bons produits ont été valorisés, et les sous-marques écartées. Il n'est plus question de cuisiner à l'arache dans son coin en espérant refiler le produit au premier venu. Il aura été sensible aux messages de prévention qui ont accompagné la légalisation. Désormais il se méfie. Le produit a désormais un prix que tout le monde ne peut pas se permettre de déboursier. Si l'on n'a pas les sous, on se tourne vers d'autres produits que la méthamphétamine, légaux eux aussi, et on y trouvera toujours son compte... On a développé la recherche sur la glace pilée, on a amélioré les outils de consommation, on a favorisé la vaporisation pour réduire les risques. En gros on a fait du bon boulot as-

sez vite et en toute transparence. On sait reconnaître une bonne meth à sa couleur, sa texture, aux premières sensations, bref on sait à quoi on a affaire au premier regard, à la première bouffée, et on compte bien alors représenter et défendre au mieux son péché mignon pour agrandir le cercle des connaisseurs... Messieurs Dames je suis bel et bien prêt à rentrer dans la confrérie pour en savoir plus sur les moeurs étranges de ces cuis-tots amoureux du cristal. Je me présente à l'entrée en fervent défenseur de la culture méthamphétanique, accepte volontiers de me plier à tous les protocoles établis depuis l'origine de l'ordre, m'en remets totalement à mes pairs pour en apprendre davantage sur l'ensemble du processus et goûter alors ainsi à la vérité psychoactive du produit. Pas de raison que la dimension spirituelle soit réservée aux produits à disposition dans la nature. Les drogues de synthèse ont bien le droit elles aussi à leurs pouvoirs surnaturels, après tout si certains ont la foi, pourquoi pas l'encourager...

Thibault de Vivies



www.revuedopamine.fr

contact :

thibault.devivies@drogbox.fr